

TABLE DES MATIÈRES
"L'Africain" n° 237, décembre 2008-janvier 2009

Page		
1	Éditorial	E. van SEVENANT
ÉCONOMIE ET DÉVELOPPEMENT		
1	Les transferts des fonds des migrants du Nord vers le Sud	J.M. BAGALWA M.
4	Nouvelle association : ERAD-Ku nama	Th. NKUNZIMANA
7-8 PHOTOS		
9	Journée de la femme nigérienne à Charleroi	IGOUMO SANI
9	Fondation Père Everard	
CULTURE ET SOCIÉTÉ		
10	L'îlot	P. NSHIMIRIMANA
11	Les tribulations de notre jeunesse	S.M.
15	Hommages à Aimé CESAIRE	J.B. BIGIRIMANA
22	Bonkfumi ou la fonction cheffale chez les Ndengese en RDC	I.B. TEDANGA
PERSPECTIVES ET POLITIQUE		
25	La voie du progrès	J. GHISLAIN
26	L'illusion d'une paix durable avec NKUNDABATWARE	J. MBOKANI
32	Thèses de doctorat défendues par des Africains ou concernant l'Afrique (LXVI) UNIVERSITEIT GENT (XII)	
À TRAVERS LIVRES ET REVUES		
32	A.L. COULIBALY, La ressuscitée,	M. GLIGLI
34	Mwenze KONGOLO, Laurent-Désiré KABILA – ma part de vérité	M. GLIGLI
35	Nouvelles familiales	
Page 2 de la couverture : présentation de "L'Africain"		
Page 3 de la couverture : mots croisés n° 253 et 254		Vincenzo SORETTI

"L'Africain" : éd. responsable : Eddy VAN SEVENANT, dir. du C.A.C.E.A.C. Asbl, Michel Hakizimana, secrétaire de rédaction, rue Léon Bernus 7, 6000 Charleroi, Tél. ++ 32 (0)71 31 31 86. Fax : ++ 32 (0)71 31 31 84
E-mail : caceac@swing.be

Comité de rédaction : Antwerpen : G. Muheme Bagalwa ; Bruxelles : Valérien Mudoy, Camille Tedanga Ipota ; Liège : J.C. Mputu ; Louvain-la-Neuve : Sabine Kakunga ; Namur : Tite Kubushishi, Eustache Niyitugabira.

Allemagne : Shungu M. Tundanonga-Dikunda, e-mail : Tunda.nonga@t-online.de

France : Anicet Mobe Fansiama, 21, Route de Pontoise, F-95100 Argenteuil.

RD Congo : Jean-Pierre Mbwebwa Kalala et François Budim'bani Yambu, FCK. B.P. 1534, Kinshasa.

ABONNEMENTS : 47^{ème} année : année académique 2008/2009

<i>abonnement ordinaire</i> :	Belgique :	15 €
	Europe :	22 €
	reste du monde :	25 €

abonnement de soutien : 25 €

payables au CCP 000-1178819-75 du C.A.C.E.A.C. Asbl, Charleroi (Belgique) ou par mandat postal international (si par chèque bancaire, ajouter les frais). Si paiement par virement à partir de l'étranger, utiliser les codes : IBAN BE05 0001 1788 1975 BIC BPOTBEB1

Les articles n'engagent que leurs auteurs.

Cette revue est publiée avec le soutien de la DGCD.

Éditorial

Certains lecteurs se sont étonnés que nous ayons mis en page de couverture la photo d'Aimé CÉSAIRE lors de sa disparition mais que les articles le concernant ne soient parus que dans les éditions ultérieures.

C'est qu'il faut bien comprendre comment nous fonctionnons : nous n'avons pas de reporters qui peuvent réagir d'emblée comme dans une revue commerciale et nous publions les articles quand nous les avons reçus de nos rédacteurs volontaires ; il s'écoule donc parfois du temps avant que ces réactions nous parviennent et que nous puissions alors les publier. Par contre, la photo de couverture ne dépend que de notre choix à la rédaction et cela peut donc aller plus vite. Cet éclaircissement devait donc être fait pour la bonne compréhension des choses.

Vous trouverez dans ce numéro un article traitant des événements qui se déroulent pour le moment en RD Congo. En général, nous évitons de publier des articles trop polémiques au niveau de la politique africaine. Mais dans ce cas-ci, nous le faisons quand même parce que de toute évidence, l'agression de plus en plus violente du CNDP de L. NKUNDABATWARE au Kivu ne peut qu'être unanimement condamnée et que les essais de justification de cette agression ne tiennent pas la route. NKUNDABATWARE veut-il pourchasser des "génocidaires hutu" jusqu'à Kinshasa puisque c'est son but avoué ? Quand il s'en prend aux populations congolaises en les refoulant par la peur hors de Goma ou d'autres villes des environs, où sont donc ses adversaires présumés ?

Mais plus généralement, pourquoi faut-il toujours vouloir résoudre les problèmes de la région par la violence ? Quand changera-t-on ces mentalités criminelles d'agression perpétuelle par volonté de pouvoir et mépris des autres ? Et quand enfin notre fameuse "communauté internationale" s'indignera-t-elle suffisamment pour intervenir efficacement dans ce malheureux pays en proie à tous les démons ?

Eddy van SEVENANT

ÉCONOMIE ET DÉVELOPPEMENT

Les transferts des fonds des migrants du Nord vers le Sud, un facteur pour quel développement ?

Introduction

Les envois d'argent, autrement dit la part de leurs revenus que les travailleurs migrants envoient à leurs réseaux et groupes d'appartenance dans leurs pays d'origine, sont aujourd'hui un moyen capital d'appui financier. Jusqu'à la fin des années 1980, ces flux à la fois visibles et cachés étaient non comptabilisés voire ignorés par les États et les organismes d'aide au développement international. Depuis les années 1990, une crise s'observe dans le financement de l'aide publique au

développement car les pays industrialisés ne cessent de réduire leurs budgets en la matière. Cette crise a été l'occasion d'amener à explorer de nouvelles pistes de financement du développement local. Elle a aussi contribué à mettre en lumière un acteur de développement jusque-là ignoré par les politiques macro-économiques d'antan, à savoir le migrant d'une part, et d'autre part ses principaux moyens d'intervention que sont les transferts d'argent vers le pays d'origine.

L'ampleur des transferts de fonds augmente au fur et à mesure que croissent

les migrations internationales. Et l'impact de ces transferts est plus que jamais pris en compte par les États, les organismes internationaux travaillant sur les questions du développement économique et social, sans parler d'une multitude d'entreprises de transferts de fonds qui veulent capter cette manne. Une étude récente du FIDA (2007) montre que les 150 millions de migrants adultes à travers le monde ont transféré au moins 300 milliards de dollars américains en 2006, habituellement par des transferts d'un montant variant entre 100 et 300 dollars.

Tous les pays en voie de développement sont concernés même si ces flux sont inégalement répartis : l'Asie et l'Océanie (113,055 milliards), Amérique latine (67,905 milliards), Europe centrale (50,805 milliards), Afrique (38,611 milliards), Proche-Orient (28,449 milliards). Le poids des fonds des migrants s'apprécie mieux par leurs proportions dans les produits nationaux bruts de divers pays. Ainsi, en 2002, le Mexique enregistrait plus de 10 milliards de dollars provenant de ses migrants aux États-Unis, soit plus que ce que générerait le secteur touristique mexicain (GUILMOTO et SANDRON, 2003). L'argent des migrants est devenu la plus grande source de financement extérieur pour de nombreux pays en développement.

De l'argent qui soulève des questions

L'importance de ces flux d'argent de migrants du Nord vers le Sud soulève cependant des questions. Ainsi, quelles sont vraiment l'utilité et l'utilisation locale de ces fonds transférés par les migrants vers leurs pays d'origine ? Quels sont leurs impacts dans les transformations socio-économiques de ces pays ? Quel est leur impact en terme de création d'emplois et de revenus à une échelle communautaire plus large ? Quels sont les atouts mais aussi les contraintes de mobilisation de l'argent des migrants comme instrument de financement du développement socioéconomique local ? Peut-on et comment conjuguer les transferts de fonds des migrants avec

d'autres outils de financement du développement économique à l'échelle micro par exemple pour en faire aussi une ressource efficace de financement du développement notamment via les investissements productifs ? L'argent de migrants contribue-t-il et comment à réduire les inégalités et la pauvreté ?

Utilité, utilisation et impacts multiples de l'argent des migrants

L'utilisation de l'argent de la migration dans les pays en développement dépend du contrat migratoire que le migrant a passé avec son réseau familial resté au pays d'origine. L'argent de la migration tend à être utilisé rapidement dans l'assurance des besoins essentiels dudit réseau familial, dans l'amélioration de l'habitat dont d'ailleurs la multifonctionnalité intéresse bien les migrants, dans les dépenses d'amélioration du statut social et de prestige. Cependant, l'important serait que le migrant investisse directement ou indirectement. Car, faire construire sa maison, même si elle n'est pas un investissement directement productif, n'en contribue pas moins à mobiliser et dynamiser divers métiers du marché local de la construction. Même les dépenses dites de consommation, voire ostentatoires, ont un effet multiplicateur sur la croissance économique.

À certaines conditions, l'argent des migrants crée aussi des emplois. Ainsi, les transferts de 200.000 Bangladais ont créé directement ou indirectement 570.000 emplois au Bangladesh (GUILMOTO et SANDRON, 2003). Par contre, cette création d'emplois est moindre en Amérique latine malgré les 50 milliards de dollars reçus de ses migrants en 2005 (CANALES, 2007). L'on sait désormais que l'argent des migrants ne contribuerait à réduire la pauvreté qu'à quatre conditions : qu'il aille aux plus pauvres, qu'il élargisse les possibilités productives locales, qu'il ait un effet multiplicateur local, que le manque de main-d'œuvre créé par l'émigration ne déstabilise pas le système productif local.

Les impacts de l'argent des migrants peuvent donc être multiples et ne peuvent pas seulement s'apprécier sur la seule dimension économique ou la productivité immédiate. En effet, certaines dépenses à priori non productives dans la comptabilité classique peuvent s'apprécier par la suite comme des investissements en capital humain ou dans d'autres piliers du développement (santé, environnement, culture, éducation, démographie). La faible capacité d'investissements de l'argent des migrants s'explique par ailleurs notamment par : le contexte institutionnel défavorable dans le pays d'origine, la tendance des réseaux d'appartenance des migrants à prendre en charge des dépenses qui devraient être assurées par le secteur public en crise, le capital humain peu transférable acquis dans la migration, les fonds propres limités du migrant, la place de l'investissement dans le projet migratoire du migrant.

Le migrant, acteur de développement ?

Le migrant est-il ou non un acteur de développement ? La question serait mal posée car le développement n'est pas l'objectif de l'émigration. Les migrants du travail partent d'abord pour améliorer le quotidien et la survie de leurs proches. Ce sont des initiatives extérieures (États, organismes internationaux...) qui veulent profiter de l'argent et des compétences des migrants pour suppléer à leurs propres carences. Les organisations communautaires des migrants au Nord comme au Sud sont de plus en plus sollicitées par des gouvernements des pays du Nord et du Sud qui veulent drainer les fonds des migrants via des canaux officiels et vers des activités productives au Sud. D'où des mesures comme les comptes en devises ou en monnaie locale convertibles en Inde ou au Vietnam, amélioration des marchés des capitaux, du crédit et de l'assurance pour les migrants, politiques spécifiques pour l'investissement des migrants tel le programme mexicain dit "3x1",

programme post-déclaration de Dakar de 2000 pour mobiliser l'épargne et l'investissement des migrants sénégalais.

Comme l'a déclaré James D. WOLFENSOHN, ancien président de la Banque mondiale, dans l'avant propos du livre *Remittances : Development Impact and Future Prospects* écrit par Samuel MUNZELE MAIMBO et Dilip RATHA en 2005, le défi pour les États sera de capitaliser le potentiel de développement général des flux de remises de fonds dans les pays du Sud. Ce défi implique de situer et de faire face aux contraintes présentes dans l'envoi des fonds de migrants grâce à des politiques adaptées, d'établir des processus et des infrastructures formelles et informelles plus satisfaisantes car plus novatrices et plus orientées vers le développement entre et pour les migrants et leurs réseaux d'appartenance aux pays d'origine, de créer des synergies avec le système bancaire et d'augmenter les opportunités d'investissement des migrants. Mais investir vers le pays d'origine du migrant ne rime pas obligatoirement avec son retour dans son pays comme l'ont espéré, par exemple, avec peu de succès, des politiques dites de co-développement en France depuis les années 1990.

Conclusion

L'argent des migrants contribue incontestablement à l'amélioration des conditions de vie locales dans les pays d'origine sans y être pourtant le moteur du développement local. Car l'argent des migrants est d'abord un facteur extérieur et de ce fait il ne suffit pas à créer à lui seul les conditions d'un réel développement local. Dès lors, les politiques intéressantes ne viseraient-elles pas d'abord à intégrer l'argent des migrants dans le processus de développement au lieu d'en faire un processus de développement en lui seul ? Car cela préviendrait la dépendance des régions entières de l'argent des migrants. Sinon elles seraient des régions intrinsèquement fragiles postérieurement.

BAGALWA MAPATANO Jules Maps, Docteur en études du développement
Genève, le 03/09/2008

Bibliographie indicative

- BAGALWA MAPATANO J. et MONNIER L., 2002, Les sociétés de transferts de fonds entre la Suisse et la RD Congo, in : Rosita FIBBI et Jean-Baptiste MEYER (sous la direction de), *Diasporas, développements et mondialisations*, Autrepart, n° 22, Paris, IRD & éditions de l'Aube, p.129-146.
- CANALES A., 2007, Les transferts d'argent des migrants, nouveau paradigme du développement en Amérique latine ?, in : *Homme et migrations*, n° 1270, Paris.
- FIDA, 2007, *Travailleurs migrants et envois de fonds. Flux mondiaux de fonds envoyés vers les pays en développement et en transition*, Rome, FIDA (www.ifad.org, www.ruralpovertyportal.org).
- GUILMOTO Z. Chr. et SANDRON Fr., 2003, *Migration et développement*, Paris, La documentation française.
- JHAVERI R., *Revue littéraire – Remittances : Development Impact and Future Prospects* (Les remises de Fonds : Impact sur le développement et perspectives pour l'avenir), publié par Samuel MUNZELE MAIMBO et Dilip RATHA (http://www.uncdf.org/francais/microfinance/pubs/newsletter/pages/2005_09/news_rev...03.09.2008).

Nouvelle association :

Espace de Réflexions et d'Actions de la Diaspora Burundaise ou ERAD-Ku nama en quelques titres....

Un contexte...

Comme dans la plupart des pays en développement, la pauvreté est l'un des défis les plus importants de ce siècle auxquels le Burundi doit faire face. Cela a été exacerbé par une crise sociopolitique sans précédent que traverse le pays depuis 1993. Les initiatives locales en matière de reconstruction devraient être appuyées notamment par les compétences des Burundais vivant à l'étranger. Or un simple regard sur la plupart des organisations et A.S.B.L. des Burundais résidant en Belgique met en évidence des associations sectaires où les dimensions ethniques et politiques sont d'abord mises en avant. Tout en respectant ce choix, nous pensons que cette situation exclut un certain nombre de Burundais qui ne se retrouvent pas dans les idées philosophiques véhiculées par ces associations.

Faute de trouver un espace sain pour mener des réflexions, la plupart de nos concitoyens développent des comportements qui entravent toute initiative. Il s'agit entre autres de la méfiance, de l'indifférence et du repli sur soi. Ces facteurs handicapants conduisent

à une inertie face aux problèmes relatifs à notre épanouissement d'une part et au développement de notre chère patrie, d'autre part.

C'est donc cet état de fait qui a conduit quelques Burundais de la diaspora belge à se mettre autour d'une table pour répondre à la question : "Quoi faire pour assurer notre épanouissement dans le pays d'accueil et faire profiter notre pays de nos compétences?". La création d'un espace de dialogue démocratique où diverses réflexions sont menées et suivies par des actions concrètes de développement a fait l'unanimité. D'où la naissance de l'association ERAD-Ku nama. Une association qui se veut un espace de dialogue démocratique où diverses réflexions sont menées et suivies par des actions de développement concrètes. Cette association se veut **ÊTRE** d'une part, un **ESPACE** permettant un plein épanouissement socioculturel et scientifique de la diaspora dans le pays d'accueil et d'autre part, un **LIEU** de réflexions sur les axes stratégiques pouvant contribuer au développement du Burundi.

Une mission possible et des objectifs clairs....

Comme le stipulent les statuts de l'association, ERAD-Ku nama se construit sur des objectifs clairs :

- a) promouvoir un cadre de rencontres et d'échanges entre Burundais en vue de valoriser les compétences par le transfert des expériences acquises
- b) développer des relations harmonieuses et cordiales entre les Burundais vivant en Belgique et ailleurs en vue d'une meilleure vie communautaire
- c) promouvoir des activités (sociales, culturelles, scientifiques, sportives,... ou autres) de nature à contribuer à l'épanouissement de chacun et conduire à une meilleure visibilité du Burundi à travers sa communauté
- d) sensibiliser les Burundais de la diaspora et le pays d'accueil aux problèmes tant conjoncturels (famine, inondation, sécheresse, changements climatiques) que structurels que traverse le Burundi en vue de développer ensemble des stratégies adéquates
- e) favoriser la continuité de notre association à travers ses antennes constituées par les anciens membres effectifs rentrés au pays.

Une approche séduisante : "participation collégiale aux prises de décisions"

Le contexte justifie à plus d'un titre le choix de mettre une telle stratégie en avant dans toutes les actions de l'ERAD-Ku nama. L'expérience nous montre que dans la plupart des associations déjà formées, on identifie une association par rapport à une figure ou deux figures ; or la particularité d'ERAD-Ku nama de prendre des décisions de façon collégiale contourne ce genre de problème. Nous partons d'une conviction que travailler dans un environnement multidisciplinaire apporte un plus aux interventions pratiques dans le contexte du Burundi.

Une équipe multidisciplinaire

L'ERAD-Ku nama a une grande richesse étant donné son équipe multidisciplinaire et complémentaire de treize membres fondateurs. Ce sont des gens qui possèdent une riche expertise dans des domaines variés. Cette dimension permettra à l'association de répondre aux besoins diversifiés auxquels font face nos compatriotes ici en Belgique et nos concitoyens du Burundi.

Tous les membres de cette équipe sont dévoués et apportent d'énormes contributions au sein des différentes commissions qui composent l'association.

Des commissions techniques pour assurer l'efficacité des actions

Les membres de l'ERAD-Ku nama pourront choisir, selon leurs compétences, l'une ou l'autre commission de travail. Quatre commissions constituent une opportunité pour les différentes expertises de la diaspora : commission "Recherche et Développement" ; commission "Séminaires" ; commission "Accueil et loisirs" et commission "Sport et Culture".

Dans ces quatre commissions, les membres pourront créer des sous-commissions pour répondre de façon concrète aux besoins ressentis dans des domaines variés : éducation, santé, développement durable et environnement, agriculture et lutte contre la faim, nouvelles technologies, etc.

Pour éviter de travailler en vase clos, les différentes commissions vont privilégier l'approche participative. C'est-à-dire qu'en collaboration avec les associations actives sur le terrain, agissant ici comme répondants locaux, les commissions vont élaborer des projets de développement. En suivant cette démarche à la fois pratique et didactique, les partenaires acquièrent, sur le tas, les techniques de base de la planification et apprennent aussi à travailler selon les règles et procédures unanimement reconnues par les bailleurs de fonds.

Des actions concrètes qui se profilent à l'horizon ...

Au niveau de l'ERAD-Ku nama, l'approche participative est privilégiée. Cela signifie que les actions à entreprendre jaillissent des idées des membres répartis dans les différentes commissions techniques. Cependant, des axes stratégiques ont été ciblés par les membres fondateurs. Il s'agit notamment de :

a) au niveau de la Belgique

- Selon l'adage kirundi : "*Iziza guhera zihera mu ruhongore*". ERAD-Ku nama a l'ambition de s'occuper du bien-être de sa progéniture. Et cela ne peut se faire qu'en consolidant l'identité burundaise au niveau de nos enfants. Cela va se faire via des actions comme l'apprentissage de la langue maternelle, les animations/ateliers sur le Burundi profond, etc.
- Assurer l'accueil et l'accompagnement des Burundais primo- arrivants en Belgique
- Organiser des conférences-débats sur les problématiques ou autres sujets intéressant le Burundi et les Burundais
- Organiser des soirées et/ou matinées à thèmes pour cibler des actions appropriées et surtout sensibiliser les gens sur les défis de notre pays
- Organiser des événements de loisirs et d'épanouissement
- Organiser des manifestations culturelles et sportives.

b) au niveau du Burundi :

- Valoriser les expertises variées de la diaspora en participant aux réflexions

et aux actions concrètes dans les domaines de : l'éducation ; l'agriculture et l'environnement ; les nouvelles technologies ; la transformation des aliments ; la santé ; la décentralisation et la bonne gouvernance ; etc.

- Organiser des actions de collecte des fournitures scolaires et sanitaires pour subvenir aux besoins des Burundais
- Organiser des actions de collecte des habits, des chaussures et des vélos de seconde main pour les envoyer au Burundi
- Effectuer des actions de parrainage des écoliers et enfants aux moyens limités
- Intervenir auprès des malades emprisonnés faute de pouvoir payer les frais d'hospitalisation
- Valoriser les artistes burundais en diffusant leurs produits à grande échelle (mondialisation)
- Etc.

Notre devise : "Le verbe dans l'action".

Dr Ir Tharcisse NKUNZIMANA

Adresse de contact :

Rue des Sports 2/101
B-1348 Louvain-la-Neuve
Téléphone : 010452885
ou GSM : 0484122752
e-mail : tnkunzimana@yahoo.com
Compte : 068-2487127-74



VENTE DE "L'AFRICAIN" AU NUMÉRO

L'Africain est en vente dans les librairies suivantes :

A Bruxelles :

Librairie U.O.P.C, Avenue Gustave Demey 14-16 1160 BRUXELLES

A Louvain-la-Neuve :

Librairie Agora , Agora 11 1348 LOUVAIN-LA-NEUVE

Journée de la femme nigérienne à Charleroi organisée par AIDN/TONTONI/ASBL

Le dimanche 9 novembre 2008, l'AIDN/TONTONI/A.S.B.L. a organisé une journée de la femme nigérienne à Charleroi à la rue Zénobe Gramme 21. La matinée était consacrée à une formation des femmes nigériennes sur plusieurs thèmes comme l'intégration et le développement nord/sud animés par de brillants conférenciers.

Le public carolorégien a pu découvrir la richesse de la tradition nigérienne et surtout des différentes ethnies qui vivent en symbiose au Niger dans un esprit d'entraide, de fraternité et de cousinage.

Le Niger, pays de l'Afrique de l'ouest, est limité au nord par l'Algérie et la Libye, au sud par le Nigeria et le Bénin, à l'ouest par le Burkina-Faso et le Mali et à l'est par le Tchad. Sa capitale est Niamey.

Après un défilé de mode riche en couleurs, les femmes d'origine nigérienne ont présenté une pièce théâtrale en plusieurs tableaux sur le mariage forcé, phénomène très courant dans cette région d'Afrique. C'est avec un grand talent que les femmes d'origine nigérienne ont lancé un appel vibrant à la population belge qui reçoit dans certains cas des filles obligées de quitter malgré elles leurs familles suite aux mariages forcés.

La soirée a été clôturée par un repas très copieux et typiquement nigérien avec *dégué* comme dessert.

Il faut noter la présence de plusieurs amis, partenaires, connaissances, la diaspora nigérienne venue de toutes les régions de la Belgique et la participation d'une importante délégation de l'Ambassade du Niger en Belgique.

Bravo à AIDN/TONTONI/asbl qui a fait son entrée honorable dans le monde associatif de Charleroi.

IGOUMO Sani
AIDN/TONTONI/A.S.B.L.
aidn.tontoni@yahoo.fr

FONDATION Père EVERARD

Nous renouvelons notre appel à la générosité des donateurs en faveur de la Fondation Père EVERARD qui aide les étudiants démunis du Tiers-Monde aux études en Belgique.

Ils ont besoin de vous. Nous comptons sur vos dons généreux, petits ou grands. Vous pouvez les verser au compte du CACEAC ASBL à Charleroi numéro : 000-1178819-75, avec la mention "Fondation Père EVERARD".

Si vous désirez recevoir une attestation fiscale pour votre don en faveur des étudiants du tiers-monde aidés financièrement par l'Asbl CACEAC (dans les critères de la Fondation ou en dehors), vous pouvez le verser au compte 000-0000041-41 de Caritas Secours International qui soutient notre projet, avec la mention "CACEAC projet P161".

A l'occasion d'un jubilé, d'un mariage ou d'un autre événement familial, songez à faire un double plaisir en désignant la Fondation comme bénéficiaire de la générosité de vos amis.

Grand et cordial MERCI de la part du CACEAC et de tous les bénéficiaires !

CULTURE ET SOCIÉTÉ

L'Ilot

NDLR : Le 26 juillet 2008 à Bruxelles, Burundibwacu.org avait invité les Burundais et les amis du Burundi à une conférence sur le thème : Dire la mémoire et dire le droit au Burundi : deux défis d'une justice transitionnelle à inventer. Les trois conférenciers du jour étaient : Fabien CISHAHAYO, Joseph NTAMAHUNGIRO et Perpétue NSHIMIRIMANA, dont l'exposé est repris ci-dessous :

Il y a 7 ans, lors d'un séjour en Belgique, j'ai pris contact avec mon ancienne professeur de mathématiques, Mme Anne-Marie CHENE. C'est elle qui m'a donné les coordonnées de Sœur Marie-José EVERT, ancienne directrice et préfète des études au Lycée Clarté Notre-Dame. Quand je l'ai rencontrée en 2005, j'ai pu consulter ses archives, surtout les albums photos retraçant en images l'histoire du Lycée. Elle les avait conservés soigneusement.

Je l'ai aussi écoutée parler de ses 36 années passées au Burundi où elle est arrivée en 1951. J'ai trouvé que cela serait dommage que ce qu'elle me racontait reste entre elle et moi. Sœur Marie-José avait à dire sur le Burundi. Elle y avait vu beaucoup de choses qu'il était intéressant de partager avec les Burundi.

Tout de suite, l'idée de faire un entretien avec elle s'est imposée à moi. Pendant tout son long séjour au Burundi, elle avait été témoin de tant d'événements !

1. Le travail des Dames de Marie au Burundi dans les domaines de l'enseignement et de la santé : à Rugari, Kanyinya, Gisanze, Busiga

2. La création, le développement et la gestion du Lycée Clarté Notre-Dame de Bujumbura pendant 30 ans (1957-1987)

Le lycée étant devenu une école de jeunes filles de renom, elle m'a expliqué comment elle et les autres sœurs responsables de l'établissement ont œuvré pour que cette école soit de si bonne réputation, comment elle a fait pour que

chaque élève prise individuellement sente l'objet de toute son attention, etc.

Et puis en 36 ans, elle a été témoin de changements importants survenus sur la scène politique burundaise. Il s'agissait de l'entendre expliquer comment elle a traversé et géré tous les changements qui, d'une façon ou d'une autre, touchaient directement le Lycée. Et pour cause :

- Beaucoup d'anciennes élèves sont devenues des épouses d'hommes politiques du pays
- Beaucoup d'anciennes élèves ont elles-mêmes occupé des postes importants dans l'administration burundaise
- L'école a compté parmi ses élèves des filles d'hommes haut placés dans l'administration, etc.

1. L'assassinat du Prince Louis RWAGASORE

La femme du Prince, Marie-Rose NTAMIKEVYO, était une ancienne élève du Lycée. Sœur Marie-José a même assisté à son mariage à Bujumbura, le 12 septembre 1957. Le Lycée a été très vite informé de cet assassinat puisque la mère du Prince est venue très tôt donner l'information.

Le Prince RWAGASORE et ses assassins présumés avaient des proches qui étaient élèves au Lycée au moment des faits. Il a fallu gérer les deux tendances autour du crime.

2. L'assassinat du Premier Ministre Pierre NGENDANDUMWE. Son épouse était une ancienne élève du Lycée. Plus tard ses 4 filles ont été élèves au Lycée.

3. Le génocide de 1972. Le Lycée est une des rares écoles du Burundi à ne pas avoir perdu d'élèves. D'où le titre du livre "L'Îlot" (NDLR : Marie-José EVERT, L'Îlot, entretien avec Perpétue NSHIMIRIMANA, en collaboration avec Rose NTWENGA, éditions à la Carte (www.edcarte.ch), mai 2008. On y trouvera plusieurs photos). Le Lycée a en effet été un îlot de paix alors que tout le reste du pays brûlait. Pourtant, les camions des militaires sont passés. On avait fait comprendre à la directrice que le tour du Lycée viendrait comme cela avait été le cas dans les autres écoles. L'angoisse a été permanente de mai à juin 1972.

Comment a-t-elle géré 1972 avec les autres Sœurs ? Que s'est-il passé au Lycée durant toute cette période avec les changements qui se sont imposés par la suite ? Dès cette année, les Belges n'ont plus été directeurs des écoles. Sœur Marie-José est devenue préfète des études. Quels changements en ont-ils résulté pour elle ?

Quelques élèves ont fui le Burundi à la fin de l'année scolaire. Elle les a retrouvés à Bukavu, au Zaïre, et leur a remis des papiers afin que celles qui le désiraient puissent poursuivre leurs études.

4. 1987 : lors du conflit Église-État sous la deuxième République du Colonel Jean-Baptiste BAGAZA, elle a été expulsée du Burundi comme de nombreux autres religieux en charge d'autres établissements scolaires. Quelle a été sa vie après le Burundi ?

Comment a-t-elle fait pour ne pas se laisser envahir par la nostalgie du Burundi qu'elle aurait pu considérer comme un paradis perdu ?

Donner la parole aux Européens qui ont vécu dans notre pays est de grande importance. Ce regard extérieur sur ce qui s'est passé mérite toute notre attention. Ils étaient là au moment des grands changements survenus sur la scène politique burundaise. Leur expérience burundaise mériterait d'être connue.

Perpétue NSHIMIRIMANA
Bruxelles, le 26 juillet 2008

Les tribulations de notre jeunesse (II)

De nouveau sur la route vers Lubumbashi

Arrivés à Mulume-Munene, c'était la désolation, car effectivement la population locale avait dénoncé la présence de nos deux cousins et ces derniers avaient pris la fuite après qu'ils aient vu les rebelles monter la colline. Comment et où les retrouver ? Fallait-il rentrer à Bukavu ? C'eût été courir encore beaucoup plus de risques. Fallait-il continuer ? C'eût été les abandonner à eux-mêmes, car ils n'étaient pas encore au courant du projet d'aller en Zambie. Rester là-bas ? C'eût été courir le même risque que celui qu'ils avaient

couru. Heureusement, il vint un jeune villageois qui les avait d'ailleurs avertis de la venue des rebelles et qui les avait vus s'enfuir vers Izege. C'était quand même un point de repère mais cela ne suffisait pas, car nous ne savions même pas où se trouvait Izege. Il nous indiqua par le doigt.

Didace et moi étions donc partis à Izege à la recherche de Jean Bosco et Fiacre. Arrivés au village, nous avons rencontré une femme qui portait une mantille, ce qui était rare au village. C'était la femme du Pasteur VUNINGA de la Communauté Baptiste au Kivu (CBK), qui nous connaissait très bien à Bukavu. Quel miracle ! C'était bien elle qui

hébergeait nos cousins. Izege était son village natal et elle y était venue avec sa famille comme déplacée de guerre. À ce moment là, elle venait du marché. Elle nous apprit que Fiacre était rentré le matin à Bukavu pour nous chercher car la consigne de Mulume-Munene ne nous servait plus à rien. Nous étions donc partis chez elle. Avant d'y arriver, elle nous montra la maison et la tombe du célèbre médecin LURHUMA ZIRIMWABAGABO qui se trouvaient à quelque 200 mètres de chez elle.

Nous voyant arriver, Jean Bosco a failli mourir de joie. Il n'y croyait pas, pourtant c'était nous qui arrivions, avec cette fois-ci une bonne provision pour ne pas mourir de faim pendant plusieurs jours. Il nous dit qu'ils s'étaient convenus, lui et Fiacre, que quelles que soient les conditions Fiacre devrait le rejoindre à Izege. Nous lui avons raconté ce qui s'était passé à l'aller et au retour, ainsi que le projet d'aller en Zambie. Le soir, nous décidâmes d'en parler à la famille qui nous hébergeait. La femme fut très inquiète après notre récit. Pour elle, et c'était exact, il ne fallait pas que nous partions sans avoir sur nous nos relevés des cotes ainsi que nos attestations de réussite pour l'année académique 1995-1996 ; en plus, elle avait peur pour nous, car, la zone de Walungu, à laquelle appartenait le village d'Izege et par où nous devrions passer, venait de tomber aux mains des rebelles. Elle nous promit de proposer une solution.

Le lendemain, Fiacre était de retour. Lui aussi, grâce à la fiche de recensement, n'avait eu aucun problème. Il était rentré avec une autre provision car il ne croyait plus nous rencontrer. Le soir, la femme du Pasteur nous proposa son plan. Son fils, ne pouvant pas avoir des problèmes car zaïrois, devrait descendre à Bukavu chercher notre secrétaire général académique à qui il devrait remettre notre petite note et expliquer notre situation. Ainsi, vu l'urgence, nos papiers académiques devraient lui être livrés. À propos du départ, la maman nous proposa de changer d'itinéraire et de passer par Shabunda. Sans tergiversations, nous

avons tous été d'accord avec son plan et surtout, comme la population d'Izege n'était pas hostile aux réfugiés, on espérait y rester encore quelques jours.

Le 26 novembre 1996, son fils, Derick, était de retour de Bukavu avec à la main nos pièces académiques signées le même jour par le Secrétaire général académique, le professeur Docteur Jean-Charles MAGABE. Le départ était donc fixé le 27 novembre. Or, l'on venait d'apprendre à la radio, dans un rapport d'Amnesty International, que plus de 500 personnes avaient été massacrées par les rebelles dans le camp des réfugiés de Cimanga, tout près du marché de Kankinda, lieu par où nous devrions passer. Mais il fallait partir, car les rebelles qui étaient à Walungu, commençaient à circuler dans les villages à la recherche de jeunes filles. Ils avaient déjà pris deux filles qu'ils avaient gardées à la zone sans leur consentement ni celui de leurs parents. Il y avait beaucoup de probabilités que les rebelles tombassent sur nous, parce que, s'informant des maisons où se trouvaient des filles, ils découvriraient certainement celles du Pasteur qui en avait quatre, très jolies, et qui, étant venues de la ville, ne pouvaient pas passer inaperçues. Quoiqu'il y eût beaucoup de dangers en route, il fallait aussi partir le plus vite possible.

Très tôt le matin du 27 novembre, ce fut notre départ. La femme du Pasteur nous avait trouvé deux paysans qui devaient aller acheter de l'huile à Mwenga et qui, de ce fait, nous accompagneraient jusqu'à Kankinda où nous devrions nous séparer et qui nous montreraient le chemin de Shabunda. Après une longue prière, le Pasteur et sa femme nous souhaitèrent bonne chance dans notre aventure. Les quatre jeunes filles, Patience, Yvette, Rosette et Irène, leurs frères Derick, Fiston et Claude, ainsi que la fillette Béatrice nous accompagnèrent jusqu'à 3 km. Ces petits amis s'apitoyaient beaucoup sur notre sort. Ils auraient voulu que nous restions encore quelques jours chez eux. Désolés ! Nous étions décidés, nous n'avions plus de sentiments, c'était une question de vie ou de mort. Au

moment de nous séparer, alors que nous leur disions adieu, les filles larmoyaient déjà. Je sentis alors une désolation qui décupla ma force. Je leur promis de revenir les voir dès que la paix serait rétablie à Bukavu. Ce jour-là, nous avons marché comme des robots jusqu'à faire 60 km.

Vers 12 heures, nous étions à Kankinda. Nous devrions nous séparer des deux villageois qui nous accompagnaient. À gauche à quelque vingt mètres, c'était l'ancien camp des réfugiés rwandais, auxquels s'étaient joints les réfugiés burundais venus des camps d'Uvira. Quelle horreur ! Des cadavres gisaient encore en plein air sur le lieu du camp. L'odeur nauséuse ne nous avait pas permis de nous en approcher. Un paysan qui passait nous informa que la population locale avait essayé d'enterrer les cadavres, mais que ces derniers étaient tellement nombreux qu'elle n'était pas parvenue à terminer la tâche. Le même paysan nous montra une maison à quelques 500 mètres au centre de Kankinda où les rebelles s'étaient installés. Mais notre chemin bifurquait à droite. S'ils étaient en train de circuler, nul doute que nous serions tombés sur eux. En plus, c'était la dernière zone nouvellement conquise. Si nous parvenions à la traverser, croyions-nous, notre calvaire serait fini. Nous avons dit adieu à nos accompagnateurs. Mais peu avant cela, le paysan de Kankinda nous avait conseillé de ne jamais nous faire connaître comme des réfugiés. En effet, la route que nous devrions prendre était celle qui avait été prise par les réfugiés rwandais ; or, ces derniers razziaient les champs et raflaient tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage ; ainsi donc la population de part et d'autre de la route était devenue très hostile aux réfugiés quels qu'ils soient. C'était ainsi que seuls Didace et moi devrions intervenir si nécessaire, à cause de notre swahili de loin meilleur que celui de Jean Bosco et de Fiacre.

Nous avons avancé. J'avais sur moi mon sac à dos dans lequel se trouvaient nos documents scolaires et des vivres – pains, boîtes de conserve et biscuits – et

Didace, un autre dans lequel nous avions mis nos habits. Arrivés à une boutique, j'ai demandé de l'eau à boire afin d'éviter les soupçons, puisqu'il y avait beaucoup de jeunes gens et j'ai profité de cette occasion pour acheter des bougies. J'ignore l'impression que ces gens ont eue de nous. Avant d'atteindre la grande route, nous sommes tombés sur des paysans qui récoltaient les maniocs. Ils nous en ont donné quelques morceaux. Malgré qu'il était très amer, nous l'avons mangé afin d'économiser ce que j'avais dans mon sac à dos. Sur la grande route, l'on pouvait rencontrer des voitures, des camionnettes et des camions abandonnés par les réfugiés rwandais faute de carburant. Après un long moment est apparu le premier village. Il s'agissait de Caminyago. Ici, il y avait des petits restaurants. Dans le même souci d'économiser nos provisions, nous sommes allés nous restaurer. Les gens du village étaient venus un à un se masser autour du petit restaurant, les uns à la porte, les autres à la fenêtre, regardant comment nous mangions.

En réalité, ce village est à l'orée de la grande forêt qui borde de part et d'autre la grande route, et les paysans ne sont pas habitués à voir des gens qui portent des souliers, des jeans, des sacoches au dos, bref beaucoup plus propres que les réfugiés qu'ils avaient vus quelques jours auparavant. Poussés par je ne sais quelle convoitise, des militaires zaïrois, qui avaient fui la guerre pour regagner leur village natal, étaient venus nous escroquer avec des fusils en nous appelant des rebelles. Ils étaient deux. Nous étions prêts à nous battre quand l'un a tiré en l'air. Ils nous malmenaient en lingala et nous menaçaient de nous tuer si nous n'étions pas d'accord avec ce qu'ils voulaient faire. Ils disaient chaque fois "*to ko boma yo !*" – nous allons vous tuer. La population assistait sans rien dire. Lorsque je leur disais que nous étions des étudiants, ils répondaient qu'ils n'allaient pas manger nos études. Ils voulaient donc de l'argent. Je leur donnai 2.000.000 NZ et leur dis que c'était tout ce qu'on avait comme argent ; mais ils ne me crurent

pas. Ils décidèrent donc de chercher eux-mêmes dans nos poches et s'emparèrent de quelques 8.655.000 NZ que nous avions. Et le pire, c'est qu'ils s'emparèrent, à force de convoiter les jeans, de la sacoche que Didace portait au dos et qui contenait 600 \$US que nous avions cousus dans nos habits, des habits aussi et de nos cartes pour réfugiés de SNIP et du HCR. Après ils nous ont laissés partir avec l'unique sac à dos qui contenait les vivres. C'était le 27 novembre vers 15 heures.

Jusqu'à Culwe il faisait déjà sombre vers 18 heures 30'. Nous avons demandé au chef de village s'il pouvait nous loger. Il accepta facilement et nous amena chez un Pasteur. Après nous avoir montré la chambre, ils sont partis, lui et le Pasteur. Je suis sorti pour causer avec la femme de ce Pasteur qui mettait la marmite sur le feu quand nous étions entrés dans la chambre. Quelle surprise ! Elle avait versé l'eau dans le foyer, pris sa marmite et était, elle aussi, partie. Je suis allé voir sur la route si je pouvais parler à quelqu'un, mais personne ! Tout le village était vide. J'aperçus de loin une femme qui courait dans la forêt avec un enfant au dos et des nattes sur la tête. Je crus d'abord qu'il se préparait quelque chose de terrible. Je revins vite avertir mes cousins. Comme nous étions fatigués, nous décidâmes de rester là-bas. Pourtant, après la prière, nous avons dormi comme des morts. Vraisemblablement, les villageois nous avaient pris pour des rebelles qui pouvaient les décimer pendant la nuit, car le matin certaines gens étaient déjà de retour, mais les hommes seulement. Comme si de rien n'était, personne n'osa nous parler de ce qui s'était passé le soir. Nous leur avons dit au revoir sans plus en parler.

Avec les réfugiés rwandais

Le comble du malheur était qu'un enfant réfugié rwandais de 13 ans qui, pour une raison ou pour une autre, était resté dans une famille villageoise, au lieu de suivre le mouvement des réfugiés, voyant comment les villageois avaient pris la fuite dès notre arrivée, a couru toute la nuit afin non seulement de sauver

sa vie, mais aussi d'alerter tous les réfugiés de l'avancée des rebelles. Cette nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre parmi les réfugiés. C'est ainsi que, quand nous avons atteint les premiers réfugiés, sans doute restés derrière à cause de la fatigue, ils nous demandèrent si nous n'avions pas vu les "Inkotanyi", c'est ainsi que les réfugiés appelaient les rebelles, et nous de leur répondre que non. "Ce n'est pas possible" ! disaient les réfugiés. Comment expliquer que vous ne les ayez pas vus, alors qu'un enfant venu nuitamment les a vus de ses propres yeux à Culwe ?" J'ai vite compris qu'il y avait eu confusion. Je leur ai bien expliqué et, comme j'insistais que nous étions aussi réfugiés hutu mais burundais, ils eurent l'air de me croire. Nous avons continué la marche, dépassant de petits groupes de réfugiés rwandais. Les uns poussaient les voitures et les camionnettes très chargées mais dépourvues de carburant, les autres progressaient, comme nous à pied. Il pleuvait sans cesse et la route était boueuse et glissante. Il était hors de question de nous abriter de la pluie. Il fallait marcher le plus rapidement possible pour atteindre la région du Maniema où il n'y avait pas encore la guerre. Mais quand il ne pleuvait pas, le vent sifflait et les oiseaux chantaient. Dans cette forêt, il y avait beaucoup de fontaines, beaucoup de cours d'eau. L'on pouvait, nonobstant l'insalubrité, boire et se baigner à sa guise.

Arrivés au village Pierre Roumbi, le repos s'avéra nécessaire jusqu'au petit matin. Les réfugiés rwandais qui y étaient déjà avaient peur de nous. Ils se disaient : "N'est-ce pas que ces jeunes, tel qu'on les a décrits, sont des Inkotanyi ?". C'est ainsi que l'un d'eux, un jeune homme balèze, vint nous demander nos pièces d'identité. Nous lui avons montré nos pièces d'identité burundaises, ainsi que nos cartes d'étudiant de l'Université Catholique de Bukavu. Il nous posa certaines questions, à savoir quand et comment nous avons quitté Bukavu, et nous lui avons donné des réponses. Bien sûr, il ne fallait pas que nous lui disions que nous avions été à Bukavu après la guerre. Il nous aurait pris

pour des espions. "Où avez-vous trouvé ces pains, ces sardines et ces biscuits, répliqua-t-il, si vous n'avez pas été récemment à Bukavu ?" Je lui dis que nous les avons achetés à Izege auprès des gens qui avaient pillé Bukavu. Il me crut, et les réfugiés acceptèrent qu'on passât la nuit ensemble. Quoique douloureux à cause de la fatigue, nos pieds ne nous empêchèrent pas de passer un long sommeil sur le sol humide et froid.

Le matin, c'était le départ. À 5 km de Roumbi, nous sommes arrivés sur la première position des ex-FAR. Ces militaires nous ont arrêtés. Le même scénario commence. On nous soumet à un interrogatoire très sérieux. Nous répondons comme avant. Cette fois-ci, ils ne nous croient pas. Le chef vient. Il demande si nous n'avons rien à ajouter, et c'est de justesse que je me rappelle que j'ai une photo sur laquelle nous sommes, nous quatre, avec le professeur de mathématiques, M. Alexis NSABIMANA, qui fut un grand homme politique au Rwanda, à l'époque de HABYARIMANA. Quand le chef a vu la photo, il a reconnu Alexis, a réellement cru que nous étions des étudiants et nous a libérés. Mais ce n'était pas fini. À 3 km de là, nous sommes arrivés à un petit centre où se trouvaient beaucoup de réfugiés rwandais et burundais. Mais comme les

vivres que nous avions pouvaient éveiller la suspicion, nous avons décidé de manger tout avant d'y arriver. Les réfugiés, soucieux de ravir nos biens plutôt que de savoir qui nous étions, nous ont arrêtés en criant : "Inkotanyi ! Inkotanyi !". Heureusement, certains qui nous avaient vus arrêtés à la première position des ex-FAR, nous défendirent. On nous prit pour nous emmener dans une maison désertée par les villageois. Là, on nous posa beaucoup de questions. Entre autres, pourquoi nous n'étions pas sales comme tous les autres réfugiés, pourquoi nous portions des habits de valeur (les "jeans"), pourquoi nous étions encore derrière et comment nous avons quitté Bukavu. Les réponses étaient les mêmes. Comme il y avait des Burundais, ils ne parvinrent pas à nous voler.

Désormais, tous les réfugiés étaient au courant que nous n'étions pas réfugiés, mais plutôt qu'il y avait seulement eu erreur. Ce jour-là, nous avons marché jusqu'à Kigulube, à égale distance entre Bukavu et Shabunda. C'est-à-dire qu'il fallait encore faire quelques 170 km. Nous avions de fausses informations selon lesquelles les camions de transport fonctionnaient de Shabunda à Kindu. Pourtant, il fallut faire à pied jusqu'à Kalima. (à suivre)

S.M.

Hommages à Aimé CESAIRE

Homme-et-poète-et-militant-et-politique, je te salue, fils de l'Humanité, noble *Mugabo*¹ de partout, illustre *Mushingantahe* venu tout droit du ventre des pyramides millénaires, pétri d'*ubuntu* et d'éternité. Né CESAIRE au milieu de ton île martiniquaise, tu meurs Aimé de tous ceux de la planète bleue que tes paroles cathartiques ont touchés dans l'être, gravant sur leurs pots d'or les lettres de même nom de ton appel au noble combat pour un humanisme universel.

¹Du singulier : *u-mugabo* et *a-bagabo* au pluriel, plus qu'un mot (homme *vir* vs femme), ce concept signifie en kirundi (langue bantou et nationale du Burundi), 'homme accompli, réunissant toutes les qualités. Dans cette acception, il est du même champ sémantique que *umushingantahe*, terme désignant couramment le notable, l'homme intègre, pacifique, sage chargé notamment de régler pacifiquement les conflits dans sa société. D'une base verbale, *gushinga* (fixer ou planter), à laquelle est adjoind le mot *intahe* (une baguette généralement en ficus), le terme *umushingantahe* (pl. *abashingantahe*) signifie littéralement "celui qui plante la baguette". C'est ici que la relation avec le poète disparu prend sens, puisque cette baguette de justice est utilisée pour cadencer la parole et en souligner l'importance dans l'arbitrage des conflits. Le concept est lié à équité, justice, sagesse, ainsi que toutes les valeurs et qualités supérieures que l'homme puisse atteindre et qu'un chercheur burundais, A. NTABONA, attribue à "un homme responsable du bon ordre, de la tranquillité, de la vérité et de la paix dans son milieu. Et cela, non pas en vertu d'un pouvoir administrativement attribué, mais de par son être-même, de par sa qualité de vie, que la société voulait reconnaître à sa personne en lui conférant une investiture" (Voir Adrien NTABONA, 1985. Le concept d'*Umushingantahe* et ses implications sur l'éducation de la jeunesse d'aujourd'hui au Burundi, Au Cœur de l'Afrique, Tome XXV, N°5).

Muntu-siège-et-créateur de la Négritude, forgeron de la pensée fondamentale du Nègre,
Muntu-Nègre fondamental des temps modernes,
Muntu-redresseur des torts commis contre les Nègres par la bêtise humaine,
Muntu-éveilleur de leur conscience.

● oracle des temps nouveaux pour l'opprimé universel, je me permets de te tutoyer, non par manque d'égards, loin s'en faut, mais parce que le "vous" seigneurial, dans la portion de culture où le destin m'a jeté, est un produit importé ; cependant que le "Sir-Urazirikanye" en usage au temps dynastique burundais ne s'applique point à un illustre combattant de la liberté comme toi, qui abhorrais les circonvolutions condescendantes des hommages et n'adorais rien au-dessus de ta pensée omnipotente ; mais aussi toi si dignissime, resté pourtant si proche, à fraterniser auprès des pauvres gens que nous sommes. Et puis, tu ne le sais sans doute pas : pendant que les manuels scolaires de ta métropole de patrie, forgée au forceps de ton combat, t'ignorent magistralement par la volonté nuisible des tenants de la théorie des races supérieures, les premières leçons de littérature qui ont alimenté ma jeunesse sur les flancs du lac que tu as chanté, le Tanganyika, non loin du Nyiragongo cracheur du feu éternel comme ta poésie métamorphique, au fond de ma "lointanité" burundaise, ces leçons aux accents critiques d'un cri anti-raciste, venu comme d'un alter ego de tous les Noirs de partout et de tous les temps, ces leçons esthétiques de vie, dis-je, ont fait de toi plus qu'un maître, un voisin, un membre de ma famille, un compatriote, un plus-que-proche. Loue-moi certains de tes mots que je te loue la bravoure !

▲ Mais te voilà, ton Cahier de la vie fermée *ad vitam aeternam*, te voilà de retour par un aller sans retour, au bout du petit matin-soir..., ce tiède petit soir-matin sombre du 17 avril 2008, un plus-soir-que-matin pas comme les autres, mais toujours de chaleur et de peurs ancestrales..., te voilà rentré dans le ventre éternel de ton pays natal. Notre pays natal à tous, dans le trou noir -ah pan négritude cosmique quand tu nous tiens !- d'où j'espère que tu continues de veiller sur la renaissance, non de ton seul sous-groupe racial, mais bien sur toute la race universelle, puisqu'il n'y a qu'une race humaine, celle du *muntu universalis* dont tu as été le chancre quatre-vingt quatorze ans durant.

▲ Mêlant dramaturgie historique et tragique et lyrisme saisissant, te voilà bouclant ta boucle vitale au terme d'un parcours exceptionnel de quasi un siècle de lutte révolutionnaire et d'enfantement d'un nouvel humanisme, à un an près comme ton devancier et ami, l'immortel SENGHOR. Tu n'as pas eu les honneurs de l'immortalité au sein de la prestigieuse institution de Richelieu, mais le monde ne t'en est que plus reconnaissant et tes idées durablement pérennes. L'écho de ton nom résonnera sempiternellement dans le *maat* à jamais éveillé du *muntu négro* comme de tous les *bantu* humiliés et offensés, pour l'émancipation desquels tu as voué ton oeuvre poétique, ton engagement politique et ton passage chez les Terriens. Ces mêmes Terriens désormais pareils et mêmes à qui tu lègues la volumineuse poésie, qui fut l'humus nourricier de ton militantisme politique, tandis que la politique était la muse de ton talent poétique.

▲ Avec délectation et admiration, j'imagine tes nuits blanches passées au Quartier latin, hiver comme été comme automne à forger, par la seule force de ta pensée débordante, l'avènement des jours moins sombres pour les Noirs, ne connaissant que le printemps pour seule saison. Je sais qu'il en est né *L'Étudiant Noir*, *Tropiques et Présence Africaine*, ensuite le Cahier, le Discours... Vivement qu'ils fassent des petits. Par ton oeuvre immense, multiforme et foisonnante qui en a germé, ceux des tiens qui savent déchiffrer les hiéroglyphes modernes ont pris conscience qu'ils sont loin d'être passés à côté de l'Histoire, mais sont plutôt plus que jamais déterminés à se la réapproprier. Merci d'avoir contribué à rendre la dignité à ceux qui ont le nez si écrasé et les cheveux si crépus qu'il était presque impossible de les plaindre ; à eux qu'un "D"-ieu si bon n'avait pas donné d'âme, tu as inculqué la conscience et la fierté d'homme-debout. Leurs échine courbées par des siècles de *mea culpa* et les

corvées des plantations de cannes à sucre et autres "zana-inkoko-zana-amasoro"² se redressent, tels des baobabs mordant la vie à pleines dents et humant l'air de la nouvelle ère renaissante, dans le firmament de l'Histoire.

Grâce à toi nous savons que "nègres nous sommes, nègres nous resterons", non comme des êtres figés dans un nombrilisme improductif, hermétiquement recroquevillés dans les ghettos multiséculaires où les assassins du *simili* ont inventé hiérarchie et supériorité des couleurs, oubliant que le Noir est la couleur sans couleur, puisque c'est la couleur primitive. Haro sur ce racisme veule et aveugle et irrationnel qui a engendré l'esclavage-réification de l'être et la colonisation-déification du maître. Même Dieu a été convoqué au chapitre puisque le leur était le seul révélé, et nous les seuls exclus du jardin mythique qu'arrosent Pishôn, Gihôn, Tigre et Euphrate ; et donc aussi exclus de la jouissance du bdellium de l'onyx.

En créant la Négritude, tu as revêtu les habits oints à la fois de prophète et de sauveur. Qui d'autre peut nous sortir de tous les bantoustans terrestres : du pays des KKK, de la Nouvelle-Orléans où même un déplacement d'air chrétien - puisqu'il s'appelle Katrina, n'en a cure, du HLM du 13^{ème}, et de tous les apartheid et les banlieues du monde où des gens de la couleur primitive sont ravalés et parqués et vautrés, tels de vulgaires bâtards, accidents de la création ? Qui d'autre peut nous remettre debout comme fer (*guhagarara-bwuma*), comme des ficus-debout, la tête dans les étoiles de l'avenir, répondant présent au rendez-vous de la civilisation du donner et du recevoir qu'a chantée ton ami SENGHOR, parti lui aussi trop tôt et qui, comme toi, nous manque tant, vous chantres de cette Négritude devenue conscience d'un peuple ?

Se découvrir Nègre ne suffit pas, nous dis-tu ; encore faut-il s'assumer sans complexe, sans trahir son être pour soi, sans être l'homme "des fidélités trahies". Aussi ton existentialisme devient-il un humanisme triomphant, né et nourri de la condition même dont il cherche à s'affranchir. Il est aussi conquérant, mais sans envoyer les autres au bain, réalité du reste inconnue dans la tradition de tes ancêtres.

Avec toi et tous les éveilleurs du monde noir, à l'instar de W. SOYINKA, nous savons que Négritude rime avec Tigritude. Nous avons appris que notre être-au-monde n'est pas offert sur un plateau d'argent. Notre moi *hic et nunc* tel qu'il a vécu, notre identité afrocentrée, comme dirait Théophile OBENGA, un disciple de Cheick Anta DIOP, monument de la conscience noire et maillon *primum inter pares* de la lignée des grandes figures kemet, notre "kémétité", dis-je, se pose en s'opposant à l'entreprise nihiliste et dévastatrice des négriers et autres néo-colonisateurs que tu as combattus de toutes les forces de ton esprit et ton intelligence, et qui malheureusement sont toujours à l'œuvre.

Te voilà disparu et je dis que tu pars trop tôt, car ils sont toujours là, pas seulement dans la verdoyance (pardon pour le barbarisme, mais n'as-tu pas aussi "inattendument" créé "verrition" ?) des îles Caraïbes, en Haïti et ailleurs, pas seulement sur les mille collines des Grands lacs africains et partout sur le continent mère de la saga humaine, mais aussi en Tchétchénie, au Tibet, en Palestine, chez les rescapés descendants des peaux rouges et les Papous, dans le maintien de la peine de mort et la faim qui tenaille des milliards d'individus, bref partout où des "hommes-hyènes et des hommes-panthères" continuent de faire bombance au détriment des "homme-juif-cafre-hindou-de-Calcutta-de-Harlem-qui-ne-vote-pas" et autres "femmes-famine-insulte-et-torture" et tutti quanti.

Obéissant aux lois immuables de la création, ton corps fatigué et meurtri par un siècle d'une existence de questionnements et d'action vient de nous quitter certes, mais ton "maat" éternel

² Littéralement : "Apportez poulets et beurre", ce slogan du colonisateur belge signifie donnez-nous tout ce que nous désirons avoir sinon c'est la chicotte !

issu d'Ausar lui-même, oignant nos êtres fragilisés par les agressions historiques, doit rester parmi nous. Rester, car des hommes-or-et-pétrole-et-profit-à-tout-prix continuent de tuer à n'importe quel moment par des coups de... canon en Iraq et en Afghanistan ; ils tuent parfaitement, ils massacrent sans vergogne et rendent des jugements sibyllins à Guantánamo et dans d'autres tribunaux de vainqueurs, sans avoir de compte à rendre à personne, sans avoir d'excuses à présenter à personne. Tels des damnés de la terre, des bantu-rwando-burundo-congolo-universels continuent de tomber, comme jadis les Vietnamiens, les Arméniens et autres Indiens, tels des homme-pogrom, des moins que chiot et mendigot fauchés sur l'autel de l'incivilisation. Ici ils paient le prix fou de l'or noir ou de l'or tout court qui s'en sont venus à se raréfier, là-bas ils sont donnés en pâtures aux chacals de la finance mondiale qui se ruent au Far Est et partout, à la recherche du colombo-tantalite et autres minerais stratégiques pour la construction spatiale et autres engins de mort. Les "gueule de flic" et autres "gueule de vache..." guettent toujours dans le coin du Nyiragongo et sur les dunes du Sahara. Ils ont même essayé de tuer le Remords, mais la loi Taubira a veillé au grain. Seulement voilà, d'autres ont réussi à faire enterrer SAVORGNAN DE BRAZZA, le cousin des Diego CAM et autres René CAILLE... dans la terre téké qu'il a violée, déviergée et dévergondée.

■rrationnelle et aveugle, même la dame anglaise a fermé les yeux devant la face hideuse de la soupe pleine de Hottentot au Sud, et des Pygmées de partout, des Twa, des Baluba, des Kikuyu, des Hutu et des Tutsi du berceau de l'homme d'Oldoway, des Bambara, des Akan et des Peuls de Côte d'Ivoire, etc. Des hommes-insultés-et-piétinés. Pourtant des hommes premiers gardiens du feu sacré de la vie avant tous les Zeus. Des hommes et des femmes. On a même inventé de nouvelles "Arche de Noé" pour embarquer les enfants aux ventres bombés, non par la maladie, mais par l'inconscience et l'égoïsme du monde, des gosses soi-disant du Darfour vers des maisons ... laboratoires et mouiroirs de là-bas au lointain. Vas-y savoir pourquoi, mais il se murmure que cette contrée désormais militarisée, comme ailleurs dans la cité éternelle du monde, se trouve un mélange alchimique eau-pétrole-droits-de-l'homme-mines-démocratie, un nouvel élément chimique dont seuls les nouveaux MENDELEIEV-géostratégues connaissent covalence, masse atomique, et j'en passe.

■ous voilà orphelins car tu pars trop tôt, avant que l'ébola et le VIH/SIDA, le chômage, les radeaux de fortune traversant le rocher de Gibraltar et le bleu azur de la Méditerranée, comme jadis l'Atlantique, y déversant malgré eux le gros de leur chargement humain, les leaders portés aux commandes des peuples par le bout du canon ou la volonté géostratégique des maîtres et que sais-je, avant que tous n'aient bien intériorisé, ingéré et digéré la potion magique de ton discours curatif d'une négritude debout.

■rigé par l'Histoire au rang des autres Sphinx noirs qui ont prouvé la vertu du pardon et de l'union qui fait la force, tout comme N. MANDELA serrant la main de ses geôliers, tu nous laisses l'agréable héritage de la main tendue vers l'autre. Un élan vers l'autre sans assujettissement, dans un acte consentant et jouissif. Tu nous as dit que l'éveil à la conscience de Nègre, sa grandeur et sa singularité, même grandies de la révélation éblouissante du savant et nègre fondamental sénégalais sur l'origine négro-africaine de la civilisation égypto-nubienne et j'en passe, ne sont point une fin en soi, le but ultime n'étant pas notre-être-au-monde in *presentiae* ou par opposition, mais bien une existence *per se*.

■arant des contradictions créatrices, tu as été quelquefois mal compris pour avoir presque bradé l'autonomie de ton île martiniquaise contre les "avantages" matériels de l'assimilation à la nation française. L'ouragan "voum rooh oh" du bateau ivre de la globalisation en cours, et qui emporte tout sur son passage, ne vient-il pas confirmer que la défense de la singularité est loin d'être synonyme du refus de l'altérité, ou comme tu aimais le dire toi-même, que la créolité n'est qu'un département de la négritude ? J'ajoute que celle-ci n'est à son tour qu'un

des nombreux départements de notre commune Humanité qui n'est la propriété de personne si elle n'est à tout le monde.

Répenser l'axiologie universelles, changer la vie, modifier le destin de tous les Roi Christophe du monde, dissiper la peur dont le ventre de tous les humiliés et offensés de la terre est rempli, voilà un discours qui éclaire notre chemin, des mots décochés telles des langues de feu, des flèches miraculeuses, que dis-je, des armes de construction massive contre les démolisseurs des empires nègres et autres. Partant, il m'apparaît que créolité, négritude, humanité, c'est le même combat ! Comment, en effet, pourrait-on trouver et justifier une différence substantielle entre une goutte d'eau, de rosée ou de pluie, de mer ou de source et l'eau de l'océan ? Ton oeuvre aux accents de l'universel semble dorénavant répéter aux générations successives que nous devons tous être, sinon personne ne sera, personne ne survivra à la confrontation du combat évolutif de l'humanité vers son point oméga ! "Je suis et naviguons ensemble" devrait être la rengaine issue de ta Négritude, appelée à rythmer la vie des civilisations, en lieu et place de "je suis et tu suis ou le bateau continue sans toi".

Ecrivant à ce sujet, SARTRE a, sans contredit, raison de penser que pour tous les Nègres que l'Humanité a enfantés, un retour orphique, quelque nécessaire fût-il, dans les abysses de leurs racines civilisationnelles, ne doit pas signifier refus de l'autre soi-même ou racisme anti-raciste. Il s'agit bien au contraire d'une occasion de partager, un processus de s'ancrer dans les pieds de ce passé mythique pharaonique qu'ont chanté nos poètes, à dessein de nourrir une tête résolument tournée vers la modernité ou la post post-modernité universelle. Et n'en déplaise à E. GLISSANT, il faut caresser l'espoir que bientôt nous ne vivrons pas tous dans une "colonisation bien réussie", mais une mixité culturelle et civilisationnelle accomplie et respectueuse des valeurs de chacun et qui, par la force des choses, en un processus irréversible, unira tous les Nègres du monde, c'est-à-dire les oubliés des cinq points cardinaux de l'univers, faisant manger à la même table de la civilisation les descendants des empires ou des dynasties Pharaoniques, Mandingue, Samuraj, Gao, Mali, Soudan, Monomotapa, Zulu, Xia, Romain, Inca et Maya... jusqu'aux confins des Martiens ... et autres êtres cosmiques.

Fondé et institué comme une nouvelle ascèse religieuse, ton humanisme nouveau nous conjure d'aimer l'Homme, tout homme et tout l'homme. C'est là, non une poésie ou une philosophie de l'absurde à la CAMUS, mais bien un sens donné à la vie. Sous les projections des lumières de ta Négritude, l'essai d'Addis-Abeba, malmené depuis une quarantaine d'années par des mercenaires véreux et des ventriotes insatiables, doit se laisser transformer et imprégner du désir irréfragable d'indépendance totale, totalisante et irréversible, telle celle inviolée des montagnes d'Abyssinie et l'esprit d'unité fondatrice des Pharaons d'à côté. Car ta Négritude n'est pas un combat solitaire.

Otant de nous la tentation de l'absurde, tu as été le poète du sens de la vie. Des siècles après Erasmus, ta vision d'un homme universel accompli, le Nègre y compris, c'est la trame essentielle de ton oeuvre. Améliorer le destin des Nègres se découvrant une humanité, ainsi que celle de ses autres semblables, rehausser la qualité de la condition humaine que tu ne décries pas à la BALZAC, mais choisis comme moteur du combat de la vie, voilà la mission que tu assignes à l'Humanité. Le point commun avec tous les illustres écrivains de partout mais qui, avec toi, revêt un accent particulier lié au destin de l'homme noir, c'est la mise en exergue de notre commune et universelle humanité. Ta vie et ton oeuvre furent un cri de rage contre l'injustice, un cri de révolte contre la chosification de l'homme noir, une voix de ceux sans qui la terre ne serait pas la terre. Ton homme noir est devenu si humain dans ton combat qu'il s'est confondu avec l'homme universel, un peu comme pour combler le vide laissé par des sauts vertigineux que les voleurs de l'Histoire ont fait faire à Kemet, comme pour faire revenir la flamme de l'humanité à ses origines. Sois-en remercié.

Ne connaissant ni frontières du temps ni celles de l'espace géodésique, tes origines à toi et à nous "*translated men*" des temps modernes, ce n'est pas seulement l'Afrique mythique spoliée qui, bien souvent n'a d'existence, pour les générations présentes, que dans leurs imaginaires et fécondes nostalgies. Ce n'est pas seulement l'Afrique qui chante et danse. Tes origines, c'est aussi cette Afrique traversée par le feu consumant de l'esclavage, de la colonisation, de la religion négative du nihilisme spirituel qui dompte et/ou tue, ainsi que la néo-colonisation au visage de caméléon. Aussi le combat, le vrai, non violent et indolore, porte-t-il noms réhabilitation de l'image et de la place de l'homme noir et de la mémoire africaine dans le concert des nations, procès jamais fini de la colonisation et les affres des ratés de la décolonisation et du néocolonialisme, l'exil cyclique et massif, la clochardisation, la paupérisation et la nomadisation des enfants nègres d'Afrika et d'ailleurs.

Du métissage et de la civilisation hybride et mosaïque ont proliféré, non du choc des cultures et des civilisations, mais des rencontres et du partage humains et qui souffrent déjà terriblement de ton départ. La mémoire du commerce triangulaire et de la colonisation, celle des diverses conquêtes et des politiques de la *tabula rasa* qui les a accompagnés, hier et aujourd'hui, doivent puiser dans ta Négritude universalisante pour réconcilier le savoir-vivre, le "vivre-ensemble" et les identités plurielles faites de la condition du Nègre et des qualités universelles auxquelles nous assigne plus que jamais l'éclatement des frontières. Car si tous les hommes naissent libres, égaux et fraternels en dignité et en droits, ils n'en sont pas moins individuels et dissemblables. Et le "tous" en français, et donc aussi en France, car la francophonie n'est qu'illusion politique sur laquelle tu n'insistes même pas, est un ensemble mathématique et grammatical dans lequel sont inclus tous les "quelques-uns" et "autres" de partout.

Au regard de l'Histoire, les envolées lyriques et l'action politique qui ont caractérisé ton œuvre et ton combat, que dis-je, notre combat, non sans rappeler le rythme véhément et envoûtant du tam-tam cadencé déchirant agréablement le calme des fêtes africaines, ainsi que le jazz endiablé qu'évoque ton ami Léon Gontran DAMAS, sans oublier le battement code-ésotérique des *ngoma* sacrés de tes ancêtres, ont les allures d'une litanie liturgique qui, par la mélodie de ta Négritude, sonne comme une incantation envers le Dieu unique d'Akhenaton. Ce même Dieu que MOÏSE nous a subtilement emprunté, au sortir des plaies égyptiennes. Oui, par un rythme vivant et essoufflé de ta syntaxe de mots quasi idéogrammatiques, la teneur sémantique de tes mots hapax-et-dits-hermétiques par des non-initiés, tu sais parler en langues des dieux ; et le verbe de tes tables de lois universelles nous a parlé, illuminant le destin des générations qui te suivront. Et ils ont dit : "Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir".

Mais ne nous laisse donc pas dans le désespoir. Nous ne pouvons que te promettre que nous nous garderons de "nous croiser les bras en l'attitude stérile du spectateur, car la vie n'est pas un spectacle, car une mer de douleurs n'est pas un proscenium, car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse...". Où que tu sois dans le repos de ton caveau éternel, demeure la mentule de Dieu pour continuer à engendrer les mots dont a besoin la révolution humaine mondiale ; sois l'éternel noctiluke fendant et fécondant l'obscurité toujours dense des nuits noires et nègres d'ici et d'ailleurs.

En te rendant hommage comme à un digne fils volé à l'Afrique par les pirates négriers, je ne sais si tes ancêtres sont partis de Calebars, d'Elmina, de Gorée ou de Zanzibar... Mais si le système métropolitain de Starko te refuse le Panthéon, je forme le vœu que les descendants de tes ancêtres les Pharaons sachent ériger une grande pyramide moderne où tu devrais reposer aux côtés d'autres illustres bâtisseurs de la civilisation pour laquelle tu as vécu. En attendant cet ultime service à ton endroit, les moins traîtres parmi eux devraient au moins

rapidement t'ériger des monuments dans les îles et sur le continent, graver ton nom sur les frontons et enseignes des rues et des collèges-et-lycées-pépinières de la nation universelle de demain... , histoire de laisser planer tes mânes sur les lieux de leurs origines et de leur avenir. Car après tout, si toute l'Humanité terrestre en venait à implorer, tel un soleil cosmique, ne retournerait-elle pas dans son trou noir du Gondwana "Kemet" ? Alors vite qu'elles s'envolent elles aussi, tes mânes, vers des stations galactiques du parachèvement de l'universel !

N'a-t-il pas dit, l'autre poète, que les morts ne sont jamais morts ?
A fortiori les illuminés poètes comme toi,
Nous te voulons à jamais près de nous,
Comme un fil d'Ariane dans les ténèbres encore denses
De la libération universelle

Toi la chanson même de la Négritude
Composée sur des airs noirs de l'humaine cité
Eïa ! Pour toi l'aède, à travers le gémissant initial de la multitude
D'enfants nègres de partout promus à l'éternité
Eïa à toi, dans les feuilles bruissantes
Du Kaïlcédrat royal des savanes ancestrales
Eïa pour tes paroles éternelles et puissantes
Portant nos espoirs plus haut que les cathédrales
Eïa ! Pour le penseur d'une Négritude non atone
Qui "troue" le monde qui l'emprisonne
Dans l'assujettissement morbide et condamnable.
Eïa ! Négritude action et solidarité durable
Eïa ! Pour la Négritude qui plonge dans la chair
Rouge eau-feu et sol-air
Colonnes éternelles des combats ultimes
Pour enfanter des lendemains chantants et sublimes

Pour la planète bleue qu'on assassine
Négritude salvatrice qui nous enracine
Dans l'espérance retrouvée d'une téléologie divine

Après des esprits toujours vivants de nos ancêtres
A toi la reconnaissance du royal sceptre
Depuis la Nubie et la Kemit antiques
A toi le repos et la vie éternelle !
A toi la reconnaissance sans fin des habitants galactiques
Appelés par ta Négritude à la fraternité universelle

Le scintillement des myriades d'étoiles
Qui t'accueillent au panthéon cosmique
Qu'il luise jusqu'à nous à jamais
Pour continuer d'illuminer les sentiers de nos vies
Que tu as si magistralement tracés.

Jean Baptiste BIGIRIMANA
jbbigirimana@gmail.com
20 Avril 2008



"Oui Seigneur, pardonne à la France qui dit bien la voie droite et chemine par les sentiers obliques". (Léopold SEDAR SENGHOR, Hosties noires, prière de paix, in L. KESTELOOT, Histoire de la littérature négro-africaine, Paris, Karthala, 2001, p. 159).

Bonkfumi ou la fonction cheffale dans la mouvance des Mongo de la moyenne Lokenye. Cas des Ndengese Bolamba, RD Congo *

Introduction

Par les dires entendus de la bouche de leurs parents et de celle des parents ou des arrière-parents de leurs parents, les plus vieux certifiaient que le très vénérable Ikonga MBONGO dont la personnalité symbolisait la conscience insue de son peuple avait - en ces temps anciens et au nom de la branche des descendants appelés Ndengese³ Bolamba - reçu les insignes du pouvoir sous la forme d'une fiole ainsi que sous celle d'une tranche du kaolin sacré, tous deux symboles de la vérité, de la droiture et de l'intégrité. Ces symboles, il les avait recueillis d'entre les mains bénies du Grandissime et Bien-Aimé Mongo, détenteur des sagesse pérennes.

Ce clan des Ndengese voulait aller vivre, pour plus de sécurité, dans les *besole* "plaines"⁴. Une zone de plaine sans limites leur permettait en effet de voir surgir l'ennemi éventuel au loin au ras de la ligne de l'horizon même barré par une colline et de se fondre dans la forêt pour se cacher et préparer la contre-attaque pour le rejeter hors des limites de leur territoire. Les stratèges *ndengese* croyaient au mythe de la défense élastique : disparaître pour se préparer à la contre-offensive en vue de marcher à toute allure sur l'ennemi et de l'étouffer par un bond phénoménal.

D'un point de vue étymologique, Ndengese signifie très exactement "les enfants des plaines" et dérive d'une lente contraction entre *denge* "enfant(s)" *je*⁵ "de" *besole* "plaines". Ce phénomène assorti d'autres modifications est explicable par de savantes et complexes lois phonétiques et morphologiques de leur idiome, le bondengese. Quant à

l'anthroponyme Bolamba, il vient du verbe *ndamba* "ramper". Il suit que la signification linguistique de cet ethnonyme induit que ces "enfants des plaines" - à l'instar de l'Ancêtre Bolamba, un des lieutenants d'Ikonga MBONGO - savaient se faufiler invisiblement à travers la jungle à la manière des chenilles vertes au dos tigré. Pour déguster des ramures tendres, ces chenilles grimpent avec aisance sur des arbres quelles que soient leur hauteur et leur épaisseur, et cheminent tranquillement de branche en branche jusqu'aux dernières extrémités.

À la manière de ces mêmes chenilles et confirmant à qui mieux mieux leur surnom de Bolamba, les Ndengese ont su très tôt grimper le long des troncs d'arbres sans l'aide ni d'échelle, ni de corde, ni de cerceau, ni même d'encoches taillées dans le bois. Bien que cet exercice fut des plus épuisants, au fur et à mesure. C'était devenu pour eux une chose de rien du tout. Et ils en redescendaient de façon tout aussi semblable et spectaculaire, avec autant de facilité et suivant une trajectoire identique jusqu'à retoucher terre. Sans coup férir.

Ce fut un **moyen** efficace de camouflage. En cas d'attaque ennemie, les Ndengese s'en servaient fréquemment pour surprendre ces assaillants, en étant invisiblement perchés en hauteur derrière des feuillages drus et assis à califourchon sur des branches plus solides. De là, pareils aux furtifs combattants de l'ombre et blottis dans leurs arbres, les guerriers pouvaient silencieusement et avec dextérité parachuter dans les rangs des assaillants des grêles de projectiles : sagaies mortelles, javelots et autres flèches empoisonnées. Il fallait à chacun de ces équilibristes cependant bien s'agripper aux branches pour ne pas risquer de tomber de là-haut tels des météores du ciel. Concomitamment, plusieurs escouades guerrières d'une cinquantaine d'éléments chacune se tenaient l'arme au pied et se chargeaient

*Article tiré de "La saga d'Esisi Lokfusa Banyama", roman inédit.

³ *Bodengese* au singulier.

⁴ *Bosole* au singulier dans la langue des Ndengese Bolamba.

⁵ Le son [j] se prononce ici comme le j de *jazz*.

chacune de son côté d'harceler l'ennemi au sol aux premiers ordres de bataille criés par le commandant de l'opération quand il estimait que ses guerriers étaient en nombre. Posté dans les branches d'un grand arbre soigneusement choisi, un éclaireur surveillait et signalait, grâce à un signe crypté de reconnaissance, tous les mouvements louches de l'ennemi à la lisière.

C'est ainsi que, de génération en génération, les Ndengese Bolamba expliquent l'origine et la signification de leur option ethnonymique. Dotés d'une mémoire collective chatouilleuse, ils n'auraient pas toléré que quiconque fit main basse sur leur choix onomastique ou qu'on les nommât autrement qu'eux-mêmes s'étaient librement désignés. Car, pour eux, ce nom était et est encore un impératif historique, fondé sur leur réalité ontique, et les rattache à l'univers subtil.

Cette nation est installée depuis les temps immémoriaux sur ces terres fertiles de forêts et de savanes alternées, denses et humides, des entours de la moyenne Lokenye, la grande rivière qui, avec ses affluents, baigne leur domaine étendu. Les Ndengese sont arrivés en ce lieu paradisiaque par vagues successives en provenance du nordique et mythique Bolonga Mpo Lokapa Kopo, localité sacrée primordiale, sise dans un endroit aujourd'hui insituable, utopique et jadis témoin des grandes coutumes et scènes constitutives, lieu du temps où fut organisé le partage du pouvoir politico-religieux entre les descendants de l'Ancêtre éponyme Mongo.

Désormais symbole statuaire de la mythologie des Ndengese Bolamba célébré en événement culturel considérable par toutes les lignées, l'odyssée de LOKAPA KOPO est contée sans arrêt ni terme, par ouï-dire, de bouche à oreille, dans les aphorismes ou dans les berceuses et est pérennisée comme mémoire épique sous forme de clichés incrustés historiquement dans l'âme collective de toute la postérité de Mongo. LOKAPA KOPO, un nom

magique et un lieu de hauts faits, foyer initial de diffusion de la culture des descendants de Mongo ! Rien qu'à son évocation, on ne pouvait et ne peut que frissonner. C'était en cette époque informe où s'esquissait déjà la pérennité du devenir de cette société, alors balbutiante et animée par une causalité spécifique.

Le *bonkfumi*

Au départ en effet, l'initié *bondengese* était appelé par MBOMBIYANDA, non pas par l'intermédiaire de la communauté, mais directement au moyen de visions ou de voix intérieures. La sanction communautaire ne faisait que confirmer cette élection présomptive. Toutefois, sous l'empire même d'un fatum divin, les conditions pour devenir *nkfumi* ou chef des Ndengese Bolamba ont toujours été strictes. Le pouvoir était à la fois théologique et politique, sacré et profane : toute autorité vient en effet de MBOMBIYANDA, la ou le Mère-Père Primordial(e), le Dieu qui, dans leur imagerie, a un visage à la fois masculin et féminin.

En effet, le chemin qui conduisait un novice à la responsabilité suprême et au seuil de la connaissance réelle se présentait comme ardu et sinueux car, avant d'atteindre cette cime, l'élu était soumis à l'obligation de gérer diverses crises et à celle de gravir plusieurs niveaux : toutes les attentions dont il allait faire l'objet pouvaient générer en lui une forme d'insécurité ontologique. Ne dit-on pas "Plus vous êtes connu, plus on vous surveille".

Au charisme populaire et à la diplomatie, un bon chef devait et doit savoir allier la fermeté et la fidélité aux principes. On exigeait de lui d'avoir en quelque sorte une main de fer dans un gant de velours comme on le dirait aujourd'hui. Quand il le faut, le chef doit pouvoir voiler de poésie la brutalité intrinsèque d'un propos ou d'un ordre. L'élu se laissait enseigner l'art de se faire

obéir et de se faire aimer de ses compatriotes, ses administrés. Il allait découvrir l'ensemble des tabous ancestraux attachés à la condition cheffale. Le tabou devait être respecté car il avait une force rituelle et même curative. On attendait du futur chef qu'il ait un esprit d'initiative et des qualités viriles dont entre autres le courage et le sens du devoir. Le futur roi s'astreignait à être initié à la diplomatie discrète et à l'action clandestine.

D'après la bienséance locale, on attendait de quiconque était pressenti pour une responsabilité de cette envergure qu'il remplît au préalable certaines conditions physiques. Il fallait ensuite passer le test rituel dans la forêt sacrée située derrière la colline crêtée du bois voisin de la bourgade de Bosenge et où se déroulait, en présence de quelques initiés triés sur le volet, la partie ésotérique et nocturne du couronnement des rois aux dernières heures qui précèdent l'aube et le premier chant du coq. Cette forêt où l'on conserve depuis les origines la pierre creuse sacrée indispensable à certaines épreuves de vérité était et est encore frappée d'un tabou puissant : quiconque y pénétrait sans y être autorisé s'exposait aux plus grandes calamités. Cet endroit en pleine nature était en effet supposé habité par des âmes trépassées et reste soumis jusqu'à ces jours à une règle de clôture stricte.

Les Ndengese Bolamba avaient et ont encore, outre leur écheveau impressionnant de traditions, une grande traversée de rites d'initiation et de passage, une série d'épreuves libératoires permettant, dans le cas d'un futur dirigeant, de tempérer et de subsumer ses fantasmes, son angoisse et sa fougue naturelle et ainsi de relativiser en lui les risques inutiles de passage à l'acte : exécuter des danses frénétiques en frappant des lances contre des boucliers, fabriquer seul des armes, savoir se diriger dans la forêt, grimper sur des arbres, maîtriser la technique du camouflage ainsi que l'art de la mithridatisation, s'aguerrir dans des expéditions de survie ainsi que la pratique des objets magiques.

Il était également indispensable que le futur roi intégrât une série d'associations parareligieuses car une fois intronisé et après avoir franchi l'ultime degré, il devenait le Grand Initié doté de la capacité de gérer le souffle spirituel durable, la chaîne invisible et la télépathie transcendante que tous les initiés du pays entretenaient entre eux. Le *nkfumi* ou chef était le lieu où s'articulaient le territoire humain et un territoire extérieur, résidence des forces naturelles, exotériques et surnaturelles, ésotériques. C'est pourquoi, grâce à son initiation aux sciences occultes, aucune de ces associations ne pouvait avoir de secret pour lui. Le futur chef devait pouvoir rassurer la communauté : avoir pour son peuple l'ambition d'une puissance infrangible, en disposant des moyens pour faire la guerre ou de s'imposer par la diplomatie, allier les valeurs de l'action à celles de la contemplation.

Quel que soit son âge chronologique au moment où il montait sur le trône, il était déjà, de par l'initiation, un sage parmi les sages. Sa mort rituelle en tant que néophyte favorisait sa transfiguration en vue de son accession somptueuse au stade initiatique sublime et ultime réservé au souverain. Avant d'être un chef militaire et politique, le roi était en effet et avant tout un chef religieux, le gardien du Secret et incarnait en lui le destin de la collectivité : il était le lien vivant avec les Ancêtres, les Esprits et le Pré-Existant. C'est pourquoi il devait s'habituer à la solitude et à la réalité des mystères de la fonction royale car, face au destin de son peuple, il lui revenait souvent de décider seul en âme et conscience. Tout cela exigeait de lui beaucoup, beaucoup de discrétion.

Il restait à initier l' élu au secret de l'invincibilité du roi le jour de son intronisation et à l'oindre du sang frais d'un coq au plumage blanc pour accéder audit suprême degré de cognition. Sous la guidance d'un oracle, il faisait sa marche arrière plus loin que le fœtus et l'ovule jusqu'à sa vie antérieure et ainsi revêtir la

défroque de l'individu qu'il avait été avant d'être réincarné dans la vie actuelle.

Cette thérapie rituelle permettait à l'oracle de certifier que le candidat au trône avait été ou non de bonnes vie et mœurs dans sa vie ante. Le devin était en effet obligé de faire le point de sa ou de ses vie (s) antérieure (s), celle toute proche encore comme celle déjà éloignée et éventuellement débarrasser l'héritier de tout ce qui pouvait l'encombrer. Au terme de son initiation et de la révélation, le chef, doué de certains pouvoirs et régi non pas par la fatalité mais par le signe du destin, devenait un être différent.

Durant la période où on le préparait à subir l'épreuve suprême, l' élu de Dieu, des Ancêtres, du Conseil Royal et donc des Ndengese Bolamba, était tenu de s'astreindre à de nombreux jeûnes et il devait notamment pratiquer l'abstinence sexuelle. D'évidence, cette vocation impliquait pour lui une astreinte à une vie austère, à des habitudes frugales et à un ascétisme sexuel. Il lui fallait à tout prix "se rationner" pour atteindre un meilleur devenir spirituel car les intempérances sexuelles étaient réputées être un

handicap, voire une barrière à l'élévation spirituelle.

Les épreuves comme celle de passer par des épisodes de vie dure et inexorablement soumise à la souffrance étaient indispensables pour tremper la volonté de la personne appelée à diriger la collectivité. Il suffisait qu'il n'accomplît pas l'une des obligations prescrites par le code de civilité et par les Ancêtres pour qu'il écopât d'un constat de carence. Ikonga Mbongo avait déjà prescrit que son royaume ne serait dirigé que par un héritier qui devait s'engager à faire preuve d'excellence, à ne pas être un homme de rien et à être celui qui allait faire ses preuves.

Par la suite, le candidat devait accomplir un acte héroïque de haute portée pour prouver qu'il méritait de régner sur les terres d'Ikonga Mbongo. Il revenait au Conseil Royal de déterminer la nature de l'exploit à accomplir. Quelle exigence ! L'héritier présomptif n'allait pas tarder à se retrouver confronté aux lourdes responsabilités de conduire tout un peuple.

Dr TEDANGA Ipotu Bembela

PERSPECTIVES ET POLITIQUE

La voie du progrès

Le bien connu Dr Jean ZIEGLER, de nationalité suisse et professeur à Genève, vient de sortir un nouveau livre "La haine de l'Occident". Ce titre dit bien ce qu'il veut dire.

Dans La Libre Belgique du vendredi 24 octobre, un journaliste s'est entretenu avec l'auteur. Vous devinez le contenu.

Après 70 années du régime dur communiste, qui a toutefois fortement industrialisé l'URSS et amélioré le sort des populations, la Russie nouvelle se dirige à grands pas (et non sans erreurs)

vers l'économie de marché, vers ce néo-libéralisme honni par Jean ZIEGLER. D'ailleurs, la Chine aussi a pris cette voie et la corruption y est punie fermement. Certaines parties de l'Inde et le sud-est asiatique empruntent aussi cette route.

La Suisse, qui ne possède ni minerais de fer, ni charbon, ni pétrole est une puissance économique mondiale dans les domaines de la fine mécanique, les médicaments, l'alimentation et les assurances par exemple.

Durant ce temps, les dirigeants de l'Afrique subsaharienne palabrent de

séminaires en conférences, en colloques et sommets dont il ne ressort rien de positif. Et l'inflation continue, énorme, avec des billets à gros chiffres. La corruption règne partout. Aucun plan n'est établi pour le démarrage économique. On ne fabrique rien en Afrique, on n'exporte rien "made in Africa".

Les guerres civiles locales sont une plaie dont souffrent surtout les personnes qui se transforment en mendiants de l'aide internationale.

Les Congolais avaient cru naïvement que les élections allaient donner au pays un nouveau départ, un nouvel essor mais rien n'a changé. Il en est de même au Burundi. Il faut moins de beaux parleurs et davantage d'hommes intègres et ayant autorité pour mettre les populations au travail avec efficacité.

Plusieurs écrivains congolais à l'esprit objectif ont fait l'éloge du colonialisme qui, comme toute œuvre humaine, comporte certaines lacunes, mais qui a assuré la paix et le début du développement.

Économiser, investir, produire, vendre sur le marché local et à l'étranger, c'est la voie du progrès. Il n'y a pas de secret au succès.

L'Afrique n'a que faire des palabreurs mais il lui manque des hommes d'action corrects et que les peuples suivront dans la bonne route du progrès et de la paix. Relire à cet effet dans le numéro 230 de juin-juillet 2007 (page 36) de "L'Africain" l'article : "Burundi, pour un bon gouvernail".

Jean GHISLAIN
ancien administrateur de territoire au Burundi

L'illusion d'une paix par le dialogue avec NKUNDABATWARE **Que sont devenues les leçons tirées par les Nations Unies** **dans les Balkans ?**

S'il est vrai que "l'Histoire se répète", il est malheureusement tout aussi vrai que très peu de gens sont capables de faire une lecture sage des signes du temps ou de tirer les bonnes leçons des tragédies du passé.

Au regard de la tragédie humanitaire à l'Est de la RD Congo et de ce ballet diplomatique, mais surtout en raison de la division de la classe politique tant nationale que provinciale (Nord Kivu) sur l'opportunité d'engager des négociations directes entre le gouvernement de la RD Congo et le C.N.D.P. de Laurent NKUNDABATWARE, il nous semble plus que jamais opportun de rappeler certaines leçons que les Nations Unies prétendent avoir tirées de la tragédie des Balkans pour voir dans quelles mesures elles s'appliquent en RD Congo (1), avant de questionner la "négociabilité" des

revendications de NKUNDABATWARE (2). Nous terminerons cette brève réflexion, par la mise en exergue du danger que représente le C.N.D.P. sur l'intégration de la communauté tutsie en RD Congo (3).

1. Les leçons tirées de la tragédie des Balkans (en ex-Yougoslavie) par les Nations Unies

Un dicton cynique dit ceci : "Lorsqu'un assassin tue deux personnes, il est emprisonné ; lorsqu'il en tue deux cent (200), il est mis dans un asile psychiatrique et lorsqu'il en assassine vingt mille (20.000), il est invité dans une conférence de paix".

Le criminel de masse peut-il être un acteur de la paix pour être invité à la table de négociation dans un processus de paix ?

Dans les lignes qui suivent, nous nous limiterons à rappeler quelques extraits du Rapport du Secrétaire général des Nations Unies sur "La chute de Srebrenica" (A/54/549 du 15 novembre 1999), tout en recommandant vivement la lecture de l'intégralité du document qui nous semble être un bilan sans complaisance de l'action des Nations Unies dans les Balkans.

Les deux principales "leçons pour l'avenir" tirées par les Nations Unies dans ce Rapport peuvent être ainsi résumées :

- La nécessité de recourir à la force dans certains conflits. En effet, l'éloge de la solution militaire apparaît clairement lorsque le Secrétaire général écrit : "la communauté internationale toute entière doit reconnaître sa part de responsabilité dans les tragiques événements qui ont résulté de son *refus prolongé de recourir à la force* durant les premières phases de la guerre. Cette responsabilité est partagée par le Conseil de sécurité, le Groupe de contact et les *États qui ont contribué à retarder le recours à la force*".

- La deuxième leçon qui est la conséquence logique de la première est le caractère inapproprié de la solution dite négociée ou politique, lorsque, dans un processus de paix, les interlocuteurs sont des meurtriers et des individus sans scrupules. Le Rapport affirme en effet : "la principale leçon de Srebrenica est qu'une tentative délibérée et systématique de terrifier, d'expulser ou d'assassiner un peuple tout entier doit susciter non seulement une réponse décisive mettant en oeuvre tous les moyens nécessaires, mais aussi la volonté politique de mener cette réponse jusqu'à sa conclusion logique. Dans les Balkans, cette leçon a été donnée non pas une, mais deux fois en une décennie. *Dans un cas comme dans l'autre, en Bosnie et au Kosovo, la communauté internationale a essayé de négocier un règlement pacifique avec un régime meurtrier et sans scrupules.* Dans les deux cas, il a fallu recourir à la force pour mettre un terme aux expulsions et

tueries planifiées et systématiques de civils".

Pour l'avoir compris trop tard, le Secrétaire général de l'O.N.U. fait son mea culpa en ces termes : "L'expérience vécue par l'ONU en Bosnie a été l'une des plus difficiles et douloureuses de notre histoire. C'est avec un regret et un remords profonds que nous avons passé en revue les actions et décisions par lesquelles nous avons essayé de répondre à l'assaut contre Srebrenica. Des erreurs d'appréciation et de jugement, ajoutées à *notre incapacité à reconnaître les forces du mal* pour ce qu'elles étaient, nous ont empêchés de jouer pleinement notre rôle et d'aider à protéger la population de Srebrenica contre la campagne serbe d'exécutions de masse. *Personne ne regrette plus que nous les occasions de rétablir la paix et le droit qui ont été manquées à ce moment-là. Srebrenica a été le révélateur d'une vérité que l'ONU et le reste du monde ont comprise trop tard, à savoir que la Bosnie était une cause morale autant qu'un conflit militaire. La tragédie de Srebrenica hantera à jamais notre histoire*".

Comment dès lors se racheter ? Pour le Secrétaire général de l'O.N.U., "la seule amende honorable et durable que nous puissions présenter aux citoyens de Bosnie-Herzégovine qui ont placé leur confiance dans la communauté internationale est de faire tout notre possible pour éviter que de telles horreurs ne se reproduisent".

Aussi nous pouvons nous permettre d'affirmer que n'eussent été les frappes militaires de l'O.T.A.N. en 1999, la crise des Balkans se serait prolongée jusqu'à ces jours avec son cortège d'horreurs. Pour rappel, c'est en application de certaines recommandations contenues dans ce Rapport qu'une étude approfondie a été faite et qui s'est clôturée par le Rapport dit *Brahimi* en 2000, sur les opérations de maintien de la paix (A/55/305-S/2000/809 du 21 août 2000) sur lequel nous n'allons pas revenir ici.

La tragédie humanitaire dans l'Est de la RD Congo ne rappelle-t-elle pas étrangement celle des Balkans, tant du côté de l'inaction de l'ONU que de la barbarie des milices sous le contrôle et la dépendance totale du Rwanda ? Sert-il à quelque chose d'engager des négociations directes avec NKUNDABATWARE ?

2. La négociabilité des revendications de NKUNDABATWARE

Dès lors que le gouvernement actuel de la RD Congo est issu des élections, c'est dire que pour être négociable, les revendications du C.N.D.P. de NKUNDABATWARE doivent revêtir un certain poids politique.

Le poids politique ne se mesure pas par la force des armes, ni par la capacité de nuisance d'un groupe armé, et encore moins par le nombre des crimes et horreurs qu'on traîne derrière soi. Il doit être proportionnel au poids électoral que représente un parti ou un mouvement politique. Sur cette question, on rappellera que NKUNDABATWARE est le produit du R.C.D. (Rassemblement Congolais pour la Démocratie) et a été formé par KAGAME, le président rwandais. On rappellera également que les revendications du C.N.D.P. sont pratiquement les mêmes que celles du R.C.D. et qu'enfin que le C.N.D.P. comme le R.C.D. étaient des mouvements politico-militaires qui agissaient dans une dépendance totale et complète du gouvernement rwandais. Et la question devait être celle de savoir quel a été le poids électoral du R.C.D. lors de ces dernières élections. Quelle lecture a-t-on faite de l'échec électoral de ces seigneurs de guerre qui infligent aux populations congolaises des guerres inutiles, injustes et meurtrières ? N'est-il pas grand temps de comprendre que le C.N.D.P. n'est qu'une tentative pour le Rwanda de récupérer ce qu'il a perdu par la voie des élections en RD Congo ?

Concernant le contenu des revendications de NKUNDABATWARE, on se perdrait à spéculer sur ses

revendications officielles, notamment la protection des prétendues minorités tutsi menacée en RD Congo par la présence des F.D.L.R., prétendus génocidaires rwandais. Négocier sur cette base, ce serait perdre le temps sur un faux problème entretenu depuis l'époque de l'A.F.D.L. et celle du R.C.D. Pour rappel, le Rwanda avait eu le contrôle de l'Est de la RD Congo pendant plusieurs années sous le couvert de ces mouvements politico-militaires (l'A.F.D.L. et le R.C.D.) et ne s'y était pas du tout intéressé. Toute l'attention du Rwanda était plutôt portée sur l'exploitation, par des moyens criminels, des ressources naturelles de la RD Congo. Sur cette question, en effet, on rappellera les différents Rapports du panel des experts de l'O.N.U. sur le pillage des ressources naturelles de la RD Congo (S/2001/357, lettre datée du 12 avril 2001), ainsi que les Rapports d'O.N.G. comme International Crisis Group, (Congo : ramener la paix au Nord Kivu. Rapport Afrique, N°133, 31 octobre 2007), Global Witness (Le pillage des ressources reste le moteur du conflit dans l'Est du Congo, 1/11/2008). C'est pour faciliter ce pillage qu'on instrumentalise la question des FDLR et celle de la prétendue minorité tutsie en RD Congo. C'est aussi pour faciliter ce pillage que tant de sang congolais est versé sur leur propre territoire, que tant de déplacements des populations congolaises sont causés.

Pendant longtemps, on a fait croire que le conflit des "Banyamulenge" au Kivu était un conflit de nationalité, et que l'octroi de la nationalité congolaise à ces personnes-là ramènerait la paix dans les Kivu. Mais ceux qui se sont laissés prendre dans ce piège ne faisaient pas la distinction entre la nationalité officielle ou juridique et la nationalité sociologique, c'est-à-dire celle que l'on pratique effectivement. L'Histoire a finalement démontré que ces personnes se sentaient beaucoup plus proches du Rwanda que de la RD Congo et étaient d'ailleurs tout à fait prêtes à trahir leurs "compatriotes" congolais dans l'intérêt du Rwanda. Ainsi, ceux qui croyaient que la paix au Kivu

devait passer par le règlement de la question de la nationalité ont perdu le temps sur un faux problème. Le cas du sieur René ABANDI MUNYARUGERERO, ami personnel de M. Gilbert KALINDA, rapporteur de l'Assemblée provinciale du Nord Kivu, peut être une illustration. Je peux témoigner du fait que je connais cette personne comme Avocat au Barreau de Kigali (Rwanda) et représentant de la communauté Saint Egidio de Kigali. A ce titre, il a eu à voyager en Europe et partout ailleurs avec un passeport rwandais. J'ai personnellement été très étonné d'apprendre, lors de la conférence de Goma en janvier 2008, que le sieur René ABANDI se mêlait des affaires des Congolais en étant devenu le porte parole du C.N.D.P. Je me suis alors demandé : qu'est-ce qui empêcherait Paul KAGAME, le président rwandais, de s'autoproclamer un jour congolais (comme l'avait fait son chef d'État-major général, James KABAREBE, lors de l'A.F.D.L.) et de créer un groupe armé, prétendue rébellion congolaise et d'exiger des négociations directes avec le gouvernement de la RD Congo ? N'est-ce pas que tous ceux qui se font l'illusion d'une paix par le dialogue avec ceux qui s'en prennent à la population vont continuer à soutenir l'option d'une solution dite politique et négociée ? Jusqu'où cette classe politique congolaise va continuer à montrer son impuissance face à des tragédies humanitaires dont sont victimes les Congolais ?

Pour revenir à l'option de la négociation, on rappellera que beaucoup de gens étaient opposés à la conférence de Goma en janvier 2008. Cette conférence a quand même eu lieu ; le C.N.D.P. y a participé et des Accords de paix y ont été signés. Le programme *Amani* est par la suite né pour assurer le suivi de ces Accords de paix. Quel aurait été l'apport de cette conférence tant décriée si l'on doit encore re-négocier avec le même groupe armé qui s'est déjà donné comme objectif de renverser un gouvernement issu des élections ? Quelle leçon aura-t-on

tiré de cet échec de la conférence de Goma ?

Aussi, c'est sur la base de ces éléments qu'il convient de questionner le caractère négociable des revendications des NKUNDABATWARE ou plus exactement celui des revendications du Rwanda en RD Congo.

3. Le danger représenté par le C.N.D.P. sur la communauté "tutsi" en RD Congo

Les présumés actes criminels du gouvernement du Rwanda au travers de ces mouvements politico-militaires qu'il crée, le C.N.D.P., le R.C.D., et l'A.F.D.L sont en eux-mêmes générateurs de haine contre les membres de la communauté tutsi en RD Congo. C'est dans ce sens que Colette BRAECKMAN prévenait déjà il y a quelques jours que ces acteurs de la tragédie des Grands Lacs "risquent de provoquer ce qu'ils prétendent vouloir éviter : une rancœur durable à l'égard des Tutsi congolais pris comme prétexte à leurs aventures guerrières".

Que ce soit la question des F.D.R.L., que ce soit celle de la nationalité des "Banyamulenge", il semble impérieux de prendre conscience du danger que le gouvernement rwandais, à travers les milices et mouvements politico-militaires opérant en RD Congo, fait courir aux membres de la communauté d'origine rwandaise. Pour rappel, le génocide est en réalité le reflet d'un échec d'intégration d'une communauté dans un milieu social. En RD Congo, cet échec serait paradoxalement imputable à ceux-là qui s'autoproclament leurs protecteurs. Le fait de commettre intentionnellement tant de crimes contre les populations congolaises, soi-disant pour protéger des Tutsi, nous paraît être un jeu diabolique aux conséquences dramatiques. À quoi servirait la création d'un Tribunal pénal international pour traquer les génocidaires (présents ou futurs), si ces derniers n'ont fait que céder à la provocation sous le

regard complaisant de la communauté internationale ?

La communauté internationale ne devrait-elle pas investir des efforts pour aider les membres de certaines communautés, qui seraient menacées, à s'intégrer dans les milieux sociaux dans lesquels ils vivent, plutôt que de laisser agir ceux qui croient que ces communautés seront intégrées par la force des armes et des crimes horribles, et qu'en agissant ainsi, ils ne font que saboter tout effort d'intégration ? Cette même communauté internationale ne devrait-elle pas faire tout ce qui est dans son pouvoir pour faire neutraliser ceux-là qui instrumentalisent la cause de ces minorités ethniques pour piller les

ressources naturelles de la RD Congo en commettant des exactions contre les Congolais ? Il nous semble donc que c'est en s'attaquant au crime de génocide en amont, c'est-à-dire sous l'angle de sa prévention, en décourageant tous les actes pouvant générer la haine ethnique, que la communauté internationale démontrerait la valeur qu'il accorde à la protection de certaines minorités.

Il est grand temps de se rappeler de la leçon des Balkans, il est grand temps d'arrêter de se laisser distraire par ce prétexte de nationalité, des F.D.L.R., et des minorités tutsi qui seraient menacées.

Jacques MBOKANI
Chercheur à l'U.C.L., Belgique
Fait à La Haye (Pays-Bas), le 07 Novembre 2008

THÈSES DE DOCTORAT DÉFENDUES PAR DES AFRICAINS OU CONCERNANT L'AFRIQUE (LXVI)

UNIVERSITEIT GENT (XII)⁶

DROIT

Elias Ewa Kekong BISONG (Nigeria), Appropriation of restorative justice in the prevention, management and resolution of Niger Delta conflicts. 26/06/2008.

LANGUES ET CULTURES AFRICAINES

Nathalis LEMBE-MASIALA (Belgique), Le káandu chez les Basolongo du Bas-Congo (RD Congo). 15/01/2007.

SCIENCES PÉDAGOGIQUES

Gudula NAIGA BASAZA (Ouganda), Distance education and a realistic teacher education pedagogy in Uganda : impact of a ICT-supported learning environment. 24/10/2006.

SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

Joachim MUKAU EBWEL (RD Congo), Diagnostic et interventions auprès des enfants présentant de l'autisme en République Démocratique du Congo. 21/11/2006.

SCIENCES BIOLOGIQUES APPLIQUEES

Woldemedhin ASNAKE FIKRE (Éthiopie), Verbetering van de nutritionele kwaliteit van Lathyrussativus L. (zaailatyrus) voor een veiliger voeding. 23/09/2008.

⁶ La 11^{ème} série a paru dans "L'Africain" n° 231 d'octobre-novembre 2007.

Achille Ephrem ASSOGBADJO (Benin), Importance socio-économique et étude de la variabilité écologique morphologique, génétique et biochimique du baobab (*Adansonia digitata* L.) au Bénin. 17/10/2006.

Raphael Tihelwa CHIBUNDA (Tanzanie), Milieu - en humane gezondheidsrisico's van kwik vrijgesteld door artisanale goudontginning in Tanzania. 25/01/2008.

Hanane DERRADJI (Algérie), Congenital malformations induced by ionizing radiation in Mouse embryos : investigating molecular changes. 19/12/2006.

Sebinasi DZIKITI (Zimbabwe), Stomatal Oscillations and the response of citrus trees to different irrigation strategies in northern Zimbabwe. 25/09/2007.

Mohamed Bin Ahmed OUESSAR (Tunisie), Hydrologische impact van regenwatercaptatie in het Wadi OumZessar stroomgebied (Tunesië). 18/10/2007.

Charles SSEKYEWA (Ouganda), Incidence, distribution and characteristics of Major Tomato Leaf Curl and mosaic virus diseases in Uganda. 19/12/2006.

Houcine TAAMALLAH (Tunisie), Toedienen van 'margines' in olijfboomgaarden : een alternatief voor de valorisatie van dit effluent van de olijfolieslagerijen. 18/10/2007.

BIOTECHNOLOGIE

Matladi Nomhle NDLOVU (République Sud-Africaine), Investigation of chromatin dynamics at the IL6 genepromotor in benign versus metastatic breast cancer celllines. 05/12/2006.

CHIMIE

Pascal HABONIMANA (Burundi), Prenyleringsreacties als een veelzijdige methode voor de synthese van in de natuur voorkomende bioactieve chinonen. 21/11/2007.

Martin Epafras KIMANYA (Tanzanie), Risicobeoordeling en beleidsopties van fumonisines inaanvullende voeding op basis van maïs in Tanzania. 17/06/2008.

Stelyus Lazaro MKOMA (Tanzanie), Physico-chemical characterisation of atmospheric aerosols in Tanzania, with emphasis on the carbonaceous aerosol components and on chemical mass closure. 27/03/2008.

John SHINDANO (Zambie), Functional properties of white maize meal stored undertrropical conditions. 27/09/2007.

BIOCHIMIE

Anthony ABLORDEY (Ghana), Development of molecular methods for the study of genetic diversity in mycobacterium ulcerans. 11/06/2007.

GÉOLOGIE

Ilse BESSEMS (Belgique), Climate reconstruction in East Africa over the past 1000 years : sedimentology and stable-isotope geochemistry of lakedeposits. 29/06/2007.

Athanas Simon MACHEYEKI (Tanzanie), Fault segmentation, paleostress and paleoseismicinvestigation in the Dodoma area, Tanzania : implications for seismic hazard evaluation. 19/09/2008.

Ibrahimu Chikira MJEMAH (Tanzanie), Hydrogeological and hydrogeochemical investigation of a coastal aquifer in Dar-es-Salaam. 14/09/2007.

AGRONOMIE

Amayana ADIOBO (Cameroun), Biological control of cocoyam (*Xanthosoma sagittifolium* (L.) roor rot disease caused by *Pythium myriotylum* Drechs : importance of soil organic matter and cultural practices. 07/12/2006.

Herbert KYEYAMWA, (Ouganda), De integratie van kleinschalige veehouders in de rundveemarkt van Oeganda. 22/11/2007.

SCIENCES VÉTÉRINAIRES

Thomas BAZARUSANGA (Rwanda), The epidemiology of Theileriosis in Rwanda and implications for control. 02/07/2008.

Kaluba Christopher KUBI (Zambie), Susceptibility of Tsetse fly (*Glossina morsitans morsitans*) to trypanosome infections. 14/12/2006.

Mulumbu MASUMU (RD Congo), The Importance of trypanosoma congolense strain diversity in the epidemiology of bovine trypanosomiasis. 11/12/2006.

Victor MBAO (Zambie), In vitro quantitation of *Theileria parva* sporozoites for use in vaccination and sporozoite neutralization assays. 14/12/2006.

Gerald MISINZO (Tanzanie), Entry of porcine circovirus 2 and porcine reproductive and respiratory syndrome virus in their host cells. 26/11/2007.

Chifwenge Jupiter MTAMBO (Zambie), *Rhipicephalus appendiculatus/zambeziensis* complex from eastern and southern Zambia : genetic and phenotypic variation related to the variation of the epidemiology of bovine theileriosis. 21/02/2008.

SCIENCES PHARMACEUTIQUES

Pierre Claver KAYUMBA (Rwanda), Taste - masked quinine formulations for flexible pediatric drug dosing in oral treatment of malaria. 04/12/2007.

SCIENCES MÉDICALES

Matthew CHERSICH (République Sud-Africaine), Preventing HIV in infants in eastern and southern Africa by improving access to HIV testing, maternal health and quality of services. 11/12/2007.

SCIENCES APPLIQUÉES

Mohamed MAREY (Égypte), Multi-carrier receivers in the presence of interference. 24/06/2008.

Abdullatif MUSA (Libye), Fuel Cell Power Cycles for Future Power Supply. 27/06/2008.



À TRAVERS LIVRES ET REVUES

1) **Abdou Latif COULIBALY**, *La ressuscitée*, Paris, éditions l'Harmattan, 2007.

Abdou Latif COULIBALY, l'enfant terrible des lettres sénégalaises atterrit dans la fiction. *La ressuscitée*, publiée chez l'Harmattan en 2007, est son premier roman, sa première incursion dans ce genre littéraire. Journaliste d'investigation de renom, Abdou Latif COULIBALY ne met pas de gants pour dénoncer les dérives de sa société. Ses différentes publications éditées chez l'Harmattan⁷ ont déjà fait trembler le monde politique sénégalais.

⁷ - Loterie Nationale Sénégalaise. Chronique d'un pillage organisé. Lettre au Président de la Commission Nationale de Lutte contre la corruption. Abdou Latif COULIBALY, éditions L'Harmattan, septembre 2007.

- Sénégal, Affaire Me SEYE : un meurtre sur commande. Abdou Latif COULIBALY, éditions L'harmattan, janvier 2006.

- Le Sénégal à l'épreuve de la démocratie. Enquête sur 50 ans de lutte et de complots au sein de l'élite socialiste. Abdou Latif COULIBALY, éditions L'Harmattan, novembre 1999.

A titre d'illustration, la parution d'un de ses ouvrages avait provoqué un remaniement ministériel au Sénégal⁸.

Dans ce premier roman de fiction, il s'attaque à l'épineux problème des mutilations sexuelles des femmes en Afrique où l'hypocrisie des leaders politiques soi-disant modernes encourage des pratiques inhumaines et dégradantes appartenant à un autre âge.

Commençons une petite promenade dans l'univers ténébreux raconté par Abdou Latif : à la suite d'une morsure de serpent rouge, contrairement à la tradition, DIAKHER est amenée dans un dispensaire par sa famille. L'accident s'est passé dans son village Wohna et les sages préconisaient sa mise en quarantaine afin qu'elle succombe à sa blessure. Mais le centre médical est dépourvu de tout. C'est l'inconcevable. C'est ce qui explique la présence des "maladies dites orphelines : la malaria, la tuberculose, la malnutrition qui déciment plus les populations africaines. Ces maladies ne sont parfois que des sources d'enrichissement facile, des créneaux d'accaparement des ressources de l'État et de celles des bailleurs de fonds bilatéraux ou multilatéraux". (Page 22)

C'est grâce à un groupe de touristes européens en visite dans la région que DIAKHER recevra un premier traitement. Ces touristes avaient quelques sérums dans leurs bagages à titre préventif. On peut se demander pourquoi la société a refusé de traiter DIAKHER. La plupart des gens pensent comme WANINI, l'oncle du mari de SIRA, l'héroïne du roman et la copine de DIAKHER : "la science des hommes ne peut en aucune façon triompher de la puissance des esprits."

Dans la première partie de *La ressuscitée*, le narrateur donne la parole au jeune médecin du centre médical du village où a été admise DIAKHER. Celui-ci dénonce l'incohérence de la politique sanitaire, l'absence d'une vraie politique de santé publique, en l'occurrence, le manque criant de médicaments et le délabrement complet des infrastructures d'accueil : "Le centre médical ne dispose pas de sérum, le produit vital dont dépend la survie de la femme. Personne ne peut dans l'immédiat en informer la famille... La rupture de stocks a été signalée depuis deux mois. Les autorités compétentes n'ont jamais réagi. Les crédits destinés à l'achat de certains médicaments sont épuisés. Depuis fort longtemps." (Page 7)

Par manque de soins, DIAKHER meurt des suites de la morsure du serpent rouge. Dans cette contrée, lorsque le serpent rouge mord une personne, c'est un mauvais signe, une manifestation de la colère des dieux et des ancêtres : "Le serpent rouge n'est pas un reptile ordinaire. Il est la réincarnation des ancêtres. Ceux-ci parlent à travers lui. Ils l'envoient délivrer un message aux vivants. La morsure de ce reptile indique, en effet, aux vivants les exigences et désirs des morts." (Pages 8-9)

Par ailleurs, ce roman touche du doigt la problématique de la conjugaison des traditions islamiques aux coutumes ancestrales africaines noires. On le voit à travers les obsèques de DIAKHER, son histoire familiale et son environnement dans son luxuriant village natal.

Qui était DIAKHER ? Femme généreuse, mère de quatre enfants, DIAKHER était une militante pour le triomphe des droits de la femme. Tout comme YANDÉ, la monitrice de la localité, et SIRA, une amie de DIAKHER. Mais ce sont surtout DIAKHER et son amie YANDÉ qui vont s'engager dans la campagne de sensibilisation contre les mutilations génitales féminines. Régulièrement, elles aident les victimes de ces pratiques à recourir aux progrès de la science et de la médecine moderne pour retrouver leur identité perdue,

⁸ Une démocratie prise en otage par ses élites, Essai politique sur la pratique de la démocratie au Sénégal. Abdou Latif COULIBALY, éditions L'harmattan, novembre 2006.

sacrifiée. Finalement, ce combat trouve des échos favorables au sein de la population. C'est ainsi qu'elles seront invitées à une conférence internationale sur le sujet. Malheureusement, DIAKHER ne pourra pas y prendre part. C'est là que YANDÉ apprendra la mort de sa combattante. Sur les conseils de YANDÉ et de DIAKHER, SIRA s'est décidée à se faire opérer en vue de la réparation de son organe génital mutilé. La mort empêchera DIAKHER de voir les résultats de son combat. Mais la guérison de SIRA influencera son mari à s'engager à son tour dans ce combat. La peur des esprits ne l'a pas définitivement quitté, et il prend conseil auprès de son oncle WANINI au sujet de la nouvelle situation de sa femme.

A l'instar de ses précédents livres, on retrouve dans *La ressuscitée* les qualités d'écriture, la fermeté des idées, la générosité de l'engagement et la passion des combats propres à Abdou Latif COULIBALY.

Maurice Mouta W. GLIGLI
Bruxelles

2) Mwenze KONGOLO, *Laurent-Désiré Kabila - Ma part de vérité*. Témoignage pour l'histoire. Paris, L'Harmattan, Collection "Comptes Rendus, juillet 2007.

L'auteur est un militant de la démocratie et ancien ministre congolais qui a œuvré aux côtés de Mzee Laurent-Désiré KABILA durant son bref passage à la tête de la RD Congo de mai 1997 à janvier 2001.

Ayant été plusieurs fois aux affaires, l'ancien ministre sort de sa réserve et publie un livre, - fait plutôt rare pour les ministres et autres haut fonctionnaires africains en fonction ou à la retraite.

Dans ce livre, Mwenze KONGOLO nous donne sa version des faits qui ont conduit à l'assassinat de Laurent-Désiré KABILA, le 16 janvier 2001, puisqu'en tant que ministre de la justice, il était l'un des mieux placés pour connaître le dispositif sécuritaire de la RD Congo.

On peut subdiviser le livre en quatre parties. Dans la première partie, il est question de l'itinéraire personnel de l'auteur : enfance, études et séjour aux États-Unis.

En lisant ce parcours, on se rend compte que l'auteur n'a pas de passé militant ni personnellement ni dans sa famille comme cela se trahit à travers ce bout de phrase: " (...) mon père est apolitique... la politique n'était pas le sujet central de la famille." (page 16) Néanmoins, il a une expérience dans le domaine de la sécurité pour avoir été policier aux États-Unis.(Page 24)

Ensuite, l'auteur expose et commente le programme politique de Laurent-Désiré KABILA en tant que "sentinelle de sa mémoire". (page 125)

La troisième partie est consacrée au rôle qu'aurait joué Eddy KAPPEND dans les événements survenus en ce jour sinistre du 16 janvier 2001 : "(...) je n'ai enregistré aucune ambition politique chez lui, puisque, comme nous, il soutenait la solution Joseph KABILA..." (page 128)

Même si aujourd'hui Eddy KAPPEND est toujours en prison, aux yeux de Mwenze KONGOLO, ministre de la justice au moment des faits, il n'a aucune part de responsabilité dans les événements qui ont conduit à la mort de KABILA.

Dans la quatrième et dernière partie, l'auteur souligne avec force et conviction que Joseph KABILA est bel et bien le fils de son père et que Laurent-Désiré KABILA était très attaché à sa progéniture.

Enfin, le credo de Mwenze KONGOLO consiste à dire que le redressement de la RD Congo dépendra de l'application des idées de feu Mzee Laurent-Désiré KABILA qui ne cessait de répéter que le Congo doit compter avant tout sur ses propres ressources et sur ses moyens. En ayant insisté sur cela, feu Mzee Laurent-Désiré KABILA parlait comme un vrai nationaliste et progressiste.

En ce qui est des responsabilités dans la guerre au Congo-Kinshasa, l'auteur tait l'implication supposée ou réelle des puissances impérialistes comme les États-Unis.

Maurice Mouta Wakilou GLIGLI
Bruxelles

NOUVELLES FAMILIALES

C'est avec un vif plaisir que nous vous annonçons le mariage :

- le 9 août 2008 en l'église Onbevleurt Hart Van Maria, de Augustin MINANI et Valentine BOCYIGEMA
- le 30 août 2008 en l'église Saint Roch à Bruxelles, de Janvier DUSABIMANA et Maria Goretti MUGIRANEZA
- le 13 septembre 2008 en la Basilique du Sacré-Cœur de Koekelberg à Bruxelles, de Eric RWAGASORE et M. Claire UMUHOZA
- le 27 septembre 2008 en l'église du Christ-Roi à Jette, de Claude BADIBENGI de Charleroi et de Maguy DOS SANTOS de Kinshasa

Nous souhaitons aux nouveaux mariés une vie de bonheur et de prospérité dans leurs nouveaux chemins.

C'est avec regret que nous vous faisons part du décès :

- le 1 septembre 2008 à Huy, du Père Léopold GREINDL, à l'âge de 74 ans, ancien missionnaire en RD Congo et au Rwanda
- le 18 octobre 2008 à Anderlecht, de Sœur Marguerite-Marie FICHEFET (ancienne de l'école sociale de Karubanda au Rwanda), des Sœurs Auxiliaires du Purgatoire
- le 30 octobre 2008 à Lasne, de l'Abbé Juvénal BAMBONEYEHO, à l'âge de 61 ans
- le 3 novembre 2008 à Evere, du Père Georges COGELS, à l'âge de 90 ans, ancien missionnaire en RD Congo
- le 7 novembre 2008 à Ottignies, de Maximin PIERRE (dit Max), à l'âge de 83 ans, époux de Béatrice RUHAMA-MUKANDOLI, père de Danièle, David, Rachel et Joël
- le 19 novembre 2008 à Charleroi, de Célestin KABUNDI WAMALENGA, à l'âge de 75 ans, père de Micheline KABUNDI et beau-père de MULUMBA ZOZO

Ne soyons pas tristes de l'avoir perdu mais soyons reconnaissants de l'avoir eu.
(Saint Augustin)